

# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

23<sup>e</sup> Année — N° 188

Novembre 1905

26, RUE DROUOT (IX<sup>e</sup>)

Chanson d'Automne

par FÉLIX BORCHARDT

PRIX 3 FRANCS  
ÉTRANGERS 3 FR. 50

Abonnement d'un an 36 francs  
Étranger 42

Ayuntamiento de Madrid

Félix Borchardt





## Les Pères Chartreux

expulsés de France fabriquent  
maintenant à TARRAGONE  
(Espagne) leur liqueur bien  
connue.

\*\*\* Cette fabrication se  
continue selon les procédés  
dont ils ont gardé le secret.

\*\*\* La forme seule de la  
bouteille a changé.

\*\*\* Regardez-la bien pour  
ne point la confondre.

\* C'est cette bouteille qu'il  
faut exiger en demandant  
la liqueur fabriquée à  
Tarragone par les **PÈRES  
CHARTREUX.**

Publ. cité et Clichés HUGUET, MINAULT & C.  
4, rue Scribe, Paris

**GANTERIE VAUBAN A GRENOBLE** Maison Fondée en 1869  
LOT RECLAME : 3 Paires Gants pour Dames, noirs, blancs ou couleurs  
ou bien : 2 Cuir de Russie ou Chevreau EXTRA  
Chacun des lots est envoyé FRANCO contre mandat-poste de CINQ francs. Indiquer sa préférence (Étranger, port en sus)

**LES CAPSULES D'APIOL**  
DES DES  
**JORET & HOMOLLE**  
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,  
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES  
Le Fl. 4.50 Fr. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

### Chemin de Fer de l'Ouest PARIS A LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE & NEWHAVEN  
Par la gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES DE JOUR ET DE NUIT  
Tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année  
Trajet de jours en 8 h. 1/2 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe seulement)

**GRANDE ÉCONOMIE**  
Billets simples valables pendant 7 jours  
1<sup>re</sup> Classe. . . . . 48 fr. 25  
2<sup>e</sup> Classe. . . . . 35 fr. 25  
3<sup>e</sup> Classe. . . . . 23 fr. 25

Billets d'aller et retour valables pendant 1 mois  
1<sup>re</sup> Classe. . . . . 82 fr. 75  
2<sup>e</sup> Classe. . . . . 58 fr. 75  
3<sup>e</sup> Classe. . . . . 41 fr. 50

Ces billets donnent droit de s'arrêter, sans supplément  
de prix, à toutes les gares situées sur le parcours.

Départ de Paris-Saint-Lazare	10 h. 20 m.	9 h. 30 s.
Arrivées à London-Bridge	7 h. 30 m.	7 h. 30 m.
à Londres Victoria	7 h. 40 s.	7 h. 40 s.
Départ de Paris-Saint-Lazare	10 h. 00 m.	9 h. 10 s.
Arrivées à London-Bridge	7 h. 10 s.	7 h. 10 s.
à Paris-Saint-Lazare	6 h. 41 s.	7 h. 05 m.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et  
vice-versa comportent des voitures de 1<sup>re</sup> classe et de  
2<sup>e</sup> classe à couloir avec W.C. et toilette ainsi qu'un  
wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent  
des voitures à couloir des trois classes avec W.C. et  
toilette. La voiture de 1<sup>re</sup> classe à couloir des trains de  
nuit comporte des compartiments à couchettes (supplé-  
ment de 5 francs par place). Les couchettes peuvent  
être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe  
 moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.  
La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande  
affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

### BILLETS D'ALLER & RETOUR A PRIX RÉDUITS

La Compagnie fait délivrer toute l'année, de toute gare  
ou halte à toute gare ou halte du réseau de l'Ouest, des  
billets d'aller et retour, en 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, aux prix  
suivants :

1 <sup>re</sup> classe. . . . .	0 fr. 168	par voyageur
2 <sup>e</sup> classe. . . . .	0 fr. 1303	et par
3 <sup>e</sup> classe. . . . .	0 fr. 07848	kilomètre

La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il  
suit :

2 jours pour les parcours jusqu'à 60 kil., 3 jours pour  
les parcours de 61 à 100 kil., au-dessus de 100 kil., un  
jour en plus par 100 kil. ou fraction de 100 kil.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les  
dimanches et jours de fête ; la durée de validité des  
billets est augmentée en conséquence ; ils sont calculés  
de minute à minute et le coupon de retour est valable,  
même par un train arrivant à destination le lendemain  
de l'expiration du délai ci-dessus indiqué, pourvu que le  
départ du voyageur ait lieu avant minuit. La durée de  
validité des billets d'aller et retour peut être, à deux reprises,  
prolongée de moitié moyennant le paiement,  
pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 %  
du prix du billet.

La demande de prolongation peut être faite même  
lorsque la durée de validité primitive ou la première  
période de prolongation est épuisée.

### Cartes d'Abonnement sur le réseau

La Compagnie fait délivrer toute l'année, par toutes  
ses gares, des cartes d'abonnement nominatives et per-  
sonnelles de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe. Ces cartes sont valables  
pour un mois, trois mois, six mois, neuf mois et une  
année. Les abonnements d'un mois sont délivrés à une  
date quelconque ; ceux de trois mois, six mois, neuf mois  
et un an partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Les  
prix sont calculés d'après la distance kilométrique par-  
courue. Le montant des cartes d'abonnement d'un mois  
et de trois mois doit être réglé en entier et d'avance.  
Pour les cartes de six mois, de neuf mois et d'une  
année, les abonnés ont la faculté de régler le montant  
de leur abonnement soit immédiatement, soit par paie-  
ments échelonnés. L'abonné a le droit de circuler entre  
toutes les gares comprises dans les parcours indiqués  
sur sa carte.

### Abonnements de famille

Tout abonné qui souscrit, en même temps que l'abon-  
nement qui lui est propre, un ou plusieurs autres abon-  
nements en faveur de personnes habitant avec lui sous  
le même toit (membres de sa famille ou domestiques),  
bénéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions  
variant entre 10 et 25 %, suivant le nombre de cartes  
délivrées. Ces abonnements peuvent être de classes diffé-  
rentes.

### VOYAGE CIRCULAIRE en BRETAGNE

#### BILLETS D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS

Délivrés toute l'année, valables 30 jours

1<sup>re</sup> Classe, 65 francs — 2<sup>e</sup> Classe 50 francs  
ITINÉRAIRE : Rennes, Saint-Malo, Saint-Servan,  
Dinard, Dinan, Saint-Brieuc, Guingamp, Lannion,  
Orléans, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez,  
Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon,  
Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande,  
Saint-Nazaire, Pont-Château, Redon, Rennes.



## RÊVE D'OSSIAN PARFUM PÉNÉTRANT

**L. LEGRAND**

11, Place de la Madeleine  
PARIS

LES MEILLEURES CONSERVES  
sont celles de la Marque  
**"LA CALIFORNIE"**  
Etiquettes jaunes.  
IMPORTATION DIRECTE  
dans toutes les bonnes Maisons.  
PARIS, 10, Faubourg Poissonnière, 10, PARIS.

LE PLUS GRAND PROGRES DU SIECLE  
Plus de cheveux blancs  
**CONCENTRÉ WILSON**  
Recolorant instantané des  
cheveux et de la barbe sans  
les teindre. Par poste 5,50.  
TAVERNIER, Chim. Pharm.  
43, quai Fulchiron, Lyon.

Fabrique de Montres.  
en tous genres  
SPÉCIALITÉ DE  
**MONTRES RICHES**  
HAUTE  
Précision  
Comptoir général d'Horlogerie  
BESANCON (Doubs)  
Envoi franco  
CATALOGUE ILLUSTRÉ  
Montres, Bijouterie et Pendules

### COLLECTION E. CRONIER TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES  
PASTELS — DESSINS  
ŒUVRES REMARQUABLES DE : Chardin, Fragonard,  
Gainsborough, Latour, Lawrence, Nattier,  
Perronneau, Reynolds, Romney, Watteau, Corot,  
Dumier, Delacroix,  
Diaz, J. Dupré, Th. Rousseau, Troyon.

### OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Anciennes porcelaines de Chine et du Japon  
**BEAUX MEUBLES ET BRONZES**  
du XVIII<sup>e</sup> siècle  
SALONS EN TAPISSERIE  
DE BEAUVAIS ET D'AUBUSSON

### IMPORTANTES TAPISSERIES

DES Gobelins et de Beauvais  
D'après les cartons de F. BOUCHER et COYPEL  
VENTE APRÈS DÉCÈS

Requête de M. LEMARQUIS, administrateur judiciaire  
Galerie **GEORGES PETIT**, rue de Séze, 8  
Les lundis 4 et mardis 5 décembre 1905, à 2 heures  
C<sup>o</sup>-P<sup>o</sup> : M<sup>o</sup> LAIR-DUBREUIL, 6, rue du Hanovre.

EXPERTS pour les Tableaux :  
M. HARO | M. G. PETIT | M. G. SORTAIS  
14, rue Visconti | 12, rue Laffitte | 11, rue Scribe.

EXPERTS pour les Objets d'Art :  
MM. PAULME et LASQUIN | M. R. DUPLAN,  
10, rue Clouet | 12, rue Laffitte | 10, rue Rossini  
Chez lesquels se distribue le Catalogue.

Exp<sup>os</sup> : Particulière, samedi 2 déc. (de 1 h. 1/2  
Publique, dimanche 3 déc. (de 6 heures.

### Chemin de Fer d'Orléans

HIVER 1905-1906

### BILLETS D'ALLER & RETOUR DE FAMILLE

Pour les Stations thermales et hivernales  
DES PYRÉNÉES ET DU GOLFE DE GASCOGNE  
Arcachon, Biarritz, Dax, Pau,  
Salies-de-Béarn, etc.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans)

Des Billets de famille de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, compor-  
tant une réduction de 20 à 40 %, suivant le nombre de  
personnes, sont délivrés toute l'année, à toutes les gares  
du réseau d'Orléans, pour les stations thermales et  
hivernales du Midi, sous condition d'effectuer un par-  
cours minimum de 300 kilomètres (aller et retour  
compris) et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye,  
Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 33 jours  
non compris les jours de départ et d'arrivée

### L'Hiver à Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, etc.

Billets d'aller et retour individuels et de famille  
de toutes classes

Il est délivré toute l'année par les gares et stations du  
réseau d'Orléans pour Arcachon, Biarritz, Dax, Pau  
et les autres stations hivernales du midi de la France :  
1<sup>re</sup> Des billets d'aller et retour individuels de toutes  
classes, avec réduction de 25 0/0 en 1<sup>re</sup> classe et 20 0/0  
en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes ;  
2<sup>e</sup> Des billets d'aller et retour de famille de toutes  
classes comportant des réductions variant de 20 0/0 pour  
une famille de 2 personnes, à 40 0/0 pour une famille de  
6 personnes ou plus ; ces réductions sont calculées sur  
les prix du tarif général, d'après la distance parcou-  
rue avec minimum de 300 kilomètres aller et retour compris.  
La famille comprend : père, mère, mari, femme,  
enfant, grand-père, grand-mère, beau-père, belle-mère,  
gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur,  
oncle, tante, neveu et nièce ainsi que les serviteurs  
attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours non compris les  
jours de départ et d'arrivée. Cette durée de validité  
peut être prolongée deux fois de 30 jours, moyennant  
un supplément de 10 0/0 du prix primitif du billet pour  
chaque prolongation.

### RELATIONS RAPIDES entre Paris, Bordeaux, Biarritz, Dax, Pau

En vue de faciliter les relations entre Paris-Bordeaux  
et les stations thermales et hivernales des Pyrénées, la  
Compagnie d'Orléans a apporté les améliorations sui-  
vantes à son service des trains de la ligne de Paris à  
Bordeaux :

1<sup>re</sup> En mettant en marche un nouveau train rapide 31  
(1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes) qui part de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 7  
du soir et arrive à Bordeaux-Saint-Jean à 4 h. 14 du  
matin, à Dax à 6 h. 47, à Biarritz à 7 h. 53 et à Pau à  
8 h. 30 du matin. Ce train ne prend toutefois pour Bor-  
deaux que les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe.

2<sup>e</sup> En accélérant notablement la marche du train  
express 33 (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes) qui part maintenant de  
Paris à 10 h. 23 du soir et ne met plus que 8 h. 40 pour  
effectuer le trajet de Paris à Bordeaux.

Il existe encore un autre train express (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et  
3<sup>e</sup> classes) partant de Paris à 8 h. 27 du soir pour arriver  
à Bordeaux à 6 h. 23 du matin.

Tous ces trains contiennent des voitures à couloir, des  
wagons lits-toilette et des wagons compartiments-cou-  
chettes qui permettent d'effectuer les parcours de Paris  
à Bordeaux, la nuit, dans d'excellentes conditions de  
rapidité et de confort.

### Chemins de Fer de PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

### DÉLIVRANCE

par les  
Bureaux-Succursales de la C<sup>o</sup> P.-L.-M.  
Billets simples — Billets d'aller et retour  
Billets pris à l'avance

Les Bureaux-Succursales de la Compagnie, à Paris,  
délivrent, pour toutes les gares de son réseau, des billets  
simples (plein tarif, demi-tarif, tarif militaire) et des  
billets d'aller et retour de toutes classes.

Ces Bureaux-Succursales sont situés :  
Rue Saint-Lazare, 88.  
Rue des Petites-Ecuries, 11.  
Rue de Rambuteau, 6.  
Rue de Rennes, 45.  
Rue Saint-Martin, 252.  
Place de la République, 16.  
Rue Sainte-Anne, 6.  
Rue Tiquetonne, 64.

Ils délivrent également, et à l'avance, par séries de 20,  
avec une réduction de 10 % sur le prix ordinaire des  
places, des billets de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes pour les gares  
de la banlieue de Paris situées jusqu'à Fontainebleau et  
Corbeil inclusivement. Ces billets peuvent être utilisés  
dans les deux sens (aller ou retour).

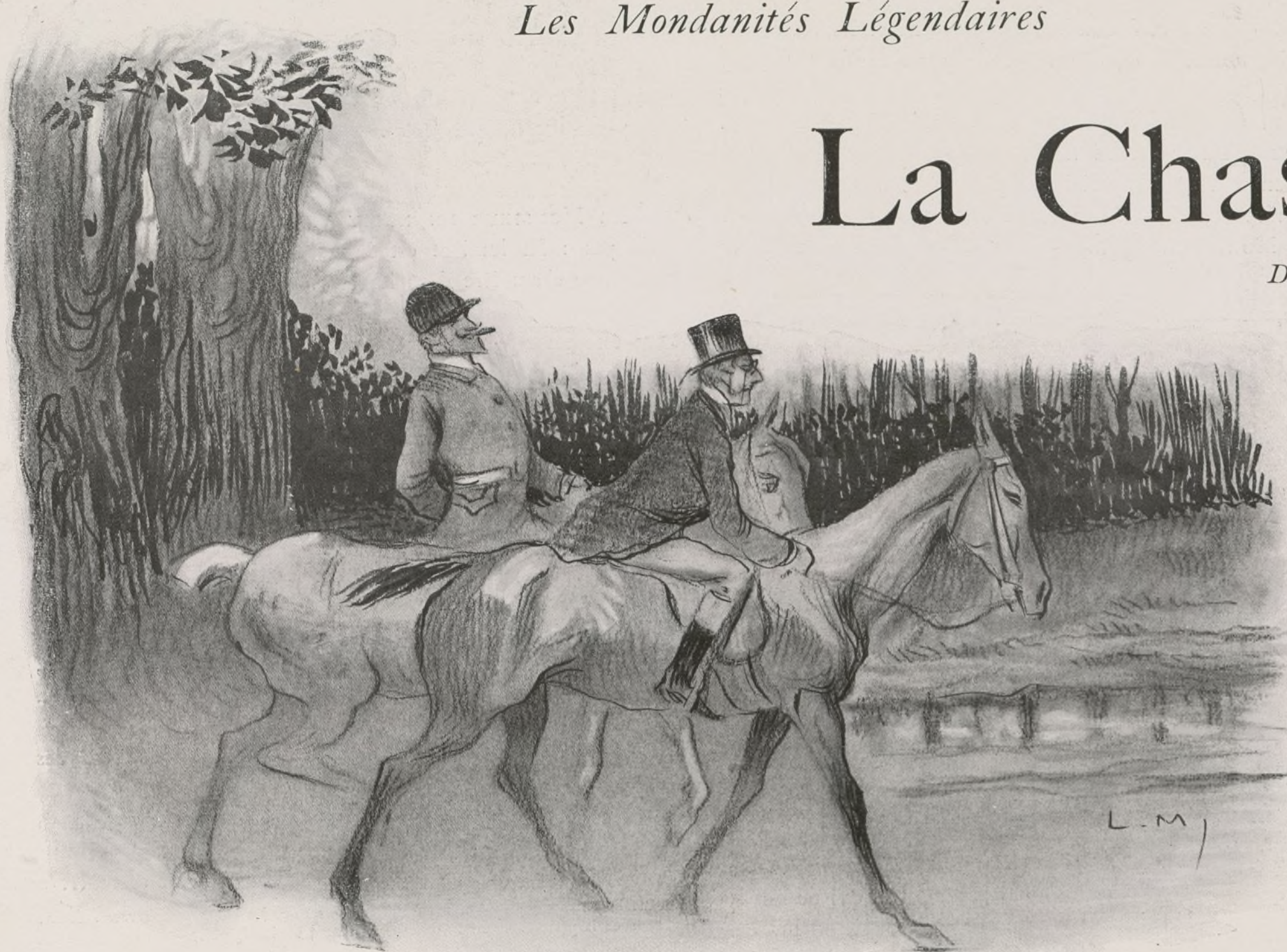


## Les Mondanités Légendaires

# La Chasse

DIALOGUE INÉDIT

DE CLAUDE BERTON



C'est le soir, soir d'automne, dans la forêt de Brocéliande. JOSEPH PRUDHOMME fils, en suivant à cheval la retraite de chasse de l'équipage DE PRESLES, s'est égaré. On faisait retraite au pas. Heureusement, se trouve auprès de lui un cavalier complaisant, dont la physionomie ne lui est pas inconnue et qui vient botte à botte, causer.

Le long du sentier qu'ils suivent, les arbres hauts se dressent à demi dépouillés, ou couverts de feuillage d'étranges teintes : rouges, violettes, jaunes, que les lueurs du soleil couchant métallisent. Entre leurs troncs rapprochés, l'ombre sous les fourrés, s'épaissit vague, mystérieuse, et faisant sous les branches une obscurité de caverne. A chaque instant, les chevaux mettent leurs pieds dans de vastes flaques d'eau qui les éclaboussent. Alors une odeur de terre humide, de feuilles mortes et de grumes pourries se répand, et monte dans l'air du soir où ne vibre aucune vie d'insecte, aucun de ses quadrilles joyeux de moucherons dansant leurs dernières secondes d'existence, mais sur le sol, à travers les mousses et les lichens reverdis, engraisés, tout gonflés d'eau, des bêtes rampantes, gluantes, aux formes molles se devinent. Les oiseaux ne disent plus rien, le ciel est plus près de la cime des frondaisons. Il semble que la forêt tout entière glisse, s'enfonce, soit prête à descendre toute droite, à s'enfoncer dans cet humus amoli, imbibé, spongieux, incapable de supporter le poids de la futaie et des halliers.

JOSEPH PRUDHOMME fils est mélancolique. Il laisse sa monture au pas et, les rênes molles, il chevauche incliné sur l'encolure, les épaules arrondies, les genoux remontés, son corps lassé fait, de la pointe de ses bottes à sa coiffure, un zigzag abandonné sur sa selle. Son compagnon, un MONSIEUR EN HABIT VERT, vient d'allumer un cigare dont la fumée parfume le bois des senteurs réconfortantes, qui rappellent le confortable fumoir ou les après-dîners passés à bavarder en dégustant le café et les alcools, évocation du home qui fait soupirer JOSEPH PRUDHOMME fils.

JOSEPH PRUDHOMME fils, d'une voix inquiète. — Mais nous sommes égarés.

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Si l'on ne suit pas exactement la chasse, on s'égare toujours. Nous ne sommes pas des forestiers. Il n'y a plus que les animaux et les vagabonds qui connaissent les bois. En forêt, on perd le sentiment des distances et de la topographie. Nous sommes déshabitués de vivre sous les arbres.

JOSEPH PRUDHOMME fils, qu'une branche vient de caresser à la face sans douceur, avec sincérité. — Oh ! oui...

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — On chasse par habitude. On ne sait pas. Nous assistons d'ailleurs aux dernières manifestations d'un sport qui va disparaître.

JOSEPH PRUDHOMME fils, flatté d'avoir été invité à suivre l'équipage de Presles. — Un sport magnifique... Superbe randonnée ! (Il remonte un peu plus ses genoux raides et douloureux.)

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Le machinisme envahit tout. Si nous nous sommes égarés dans la retraite, c'est que la plupart des chasseurs étaient montés en auto pour retourner au château. Les piqueurs et les valets de chiens ne se sont pas souciés de nous après la curée.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Moi, je comprends quand on s'appelle de Presles que l'on tienne à honneur d'avoir un équipage.

LE MONSIEUR EN HABIT VERT, lançant une bouffée de son cigare. — Peuh ! de Presles ?... disons : Poirier de Presles. Les Presles se sont éteints sans postérité, mais les Poirier étaient nombreux, et c'est un petit neveu du bonhomme Poirier, du sénateur Poirier qui, enrichi dans les cuivres, a fait à ses deux fils, cadeau du château de Presles. D'où : Poirier de Presles, et plus généralement : P. de Presles.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Les de Presles ne sont pas authentiques ?... Ils font partie du cercle...

LE MONSIEUR EN HABIT VERT, avec flegme. — Le château lui est authentique, classé, historique.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Ils ont un équipage magnifique, une livrée superbe. Ce sont des veneurs émérites.

LE MONSIEUR EN HABIT VERT, feignant d'avoir mal entendu. — Veinards émérites, vous l'avez bien dit.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Ils ont un entrain ! une ardeur !

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Dame ! les petits-fils de Poirier... Imaginez que, pendant des siècles, on



DESSINS DE

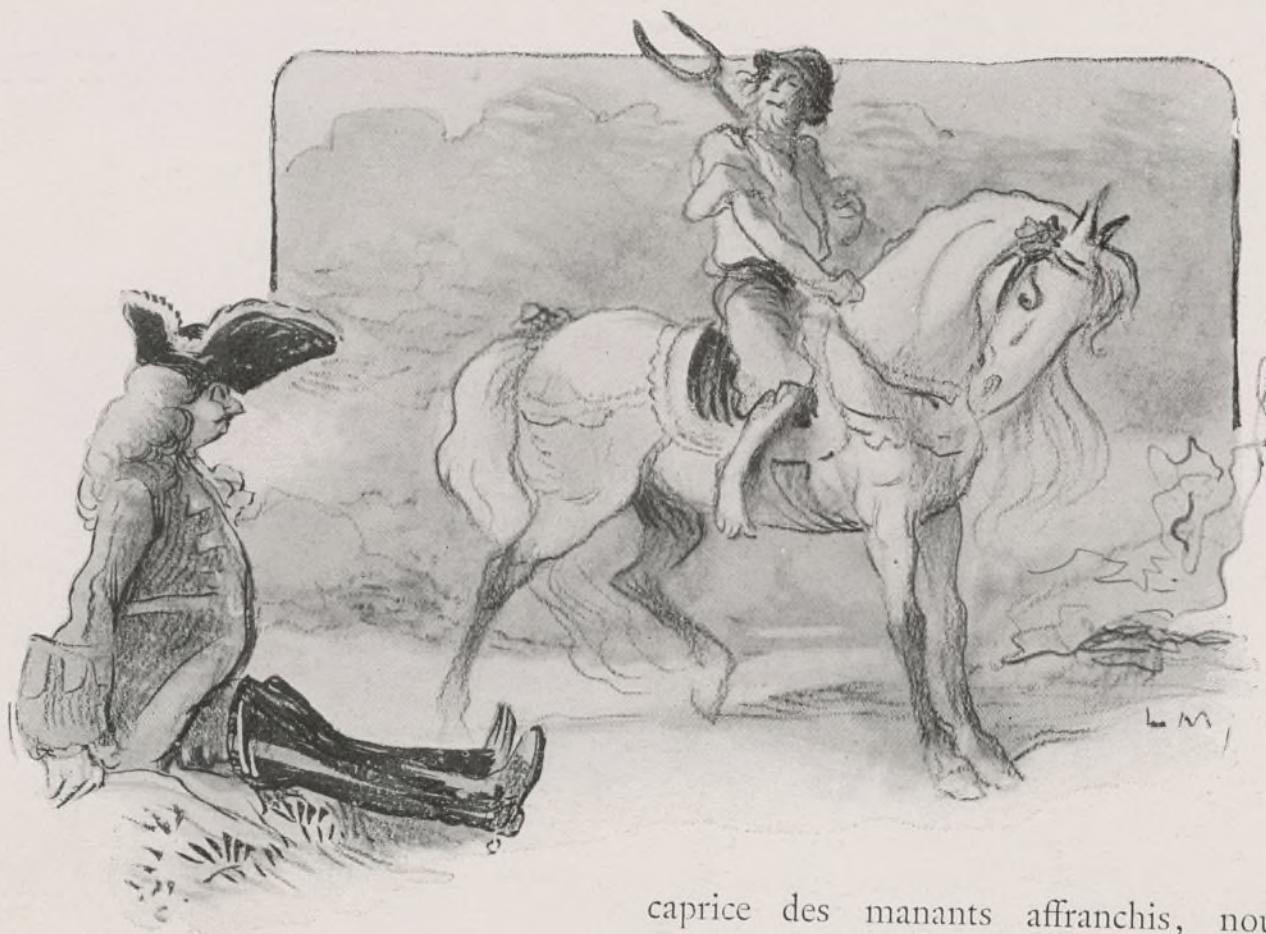
LUCIEN MÉTIVET



vous eût défendu à vous et à vos enfants de manger du gigot, même si vous ne l'eussiez pas aimé, à vingtième génération, vous eussiez été affolé du désir d'y goûter malgré tout. Plusieurs générations de Poiriers ont été pendues, écartelées, brûlées, pour avoir osé tuer un cerf des forêts seigneuriales. La révolution venue, ils n'avaient qu'une idée, ou raser la forêt pour y planter des choux ou bien y courir la grande bête à leur tour. Pas de plus enragés veneurs que ces acheteurs de biens nationaux.

JOSEPH PRUDHOMME fils, sentencieux. — Le niveau de la Révolution n'a pas arrondi les angles de la nature humaine, a dit feu mon père.

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Mais grâce à ce



caprice des manants affranchis, nous comptons quelques belles forêts qui ne furent pas détruites. Il y a encore de la futaie en France.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Celle-ci est d'une hauteur!.. Nous sommes égarés... on n'y voit goutte.

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Oh! nous sommes bien égarés! Nous pouvons faire notre deuil du dîner à Presles.

JOSEPH PRUDHOMME, effrayé. — Mais, j'ai une faim terrible! Mais il fait nuit!.. Mais il fait froid!..

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Oui, la chasse ne sert plus qu'à cela : nous faire connaître la nature, en nous jetant dans des petites aventures grâce auxquelles nous sortons de l'artificiel au milieu duquel nous nous engourdissons.

JOSEPH PRUDHOMME fils, sincère. — Ah! que je voudrais ôter mes bottes!.. J'ai le dos trempé de sueur... Je ne vois pas la tête de mon cheval!

LE MONSIEUR EN HABIT VERT, ricanant. — Quelle impression avez-vous maintenant de la forêt?..

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Affreuse!.. abominable!.. Une prison!

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — L'eussiez-vous comprise ainsi, sans cette marche à l'aveuglette?.. Au grand jour, les bois nous apparaissent arrangés, aménagés, taillés au cordeau pour notre plaisir et notre commodité. La nature est domptée par l'homme. Mais la nuit, elle reprend sa forme primitive et chaotique. La forêt redevient le fantôme de ce qu'elle fut jadis, les grands arbres s'allongent, les fondrières se creusent, les taillis s'enchevêtrent, la route s'efface... L'homme a disparu!..

JOSEPH PRUDHOMME fils, effrayé. — Nous allons choir dans quelque trou!

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Courage, morbleu! je vois une lumière devant nous.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Enfin! On vient nous chercher.



LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Je ne crois pas : La lumière est immobile. C'est sans doute une chaumière dans les bois.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Une chaumière isolée?... Peut-être un repaire de malfaiteurs!..

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Voyez-vous comme revient vite le fantôme de la forêt d'antan. Non, c'est sans doute un forestier, un garde ou bien un bûcheron. Du reste, que m'importe! j'ai tellement faim que si Cartouche m'invitait à dîner je répondrais... « Avec plaisir. »

(Joseph Prudhomme fils ne répond pas. Lui aussi il est tiraillé par la faim. Il cesse de guider son cheval. Le Monsieur en habit vert a pris les devants. Il le suit docilement vers la lueur au loin, en face d'eux. La lueur grandit. Les deux cavaliers se trouvent bientôt à un carrefour devant une masse sombre ouvrant cet œil unique.)

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Holà! les gens, ouvrez-nous! Nous sommes égarés et nous cherchons un gîte. On entend une voix à l'intérieur.

« Des cavaliers à c't'heur, ce ne peut pas être des gendarmes... Va donc ouvrir, Zoé. »

Alors dans l'ombre, une ombre s'ouvre, d'où sort une ombre qui vient au-devant des cavaliers et de cette ombre sort une voix :

« Voilà! l'pa m'a dit d'ouvrir... Vous pouvez entrer... »

Les cavaliers mettent pied à terre. L'ombre s'empare des brides des chevaux. Enfin, sous la porte basse un homme paraît tenant un lumignon.)



L'HOMME. — Voici, messieurs. Vous êtes des personnes d'la chasse d'aujourd'hui. Vous vous êtes égarés. Vous v'la au moins à quat' lieues de Presles. Il est neuf heures. L'mieux qu'vous ayez à faire est d'rester ici à casser une croûte et de rester à dormir en espérant le p'tit jour. Pas moyen de revenir à Presles. Il fait nuit sans lune et dans la demi-heure l'eau va tomber. Zoé, mets les chevaux dans la vieille étable. Par exemp'e pour souper j'nons rien à vous offri' qu'des œufs, du lard avec e'd'la bouaïsson, pa'c que pou' c'qui est du vin, j'n'en buvons point. Entrez, messieurs. Et me v'la moi Jean-Marie Buron, bûcheron, sabotier et treillageur pour vous servir.

(Et l'homme, un vieux paysan aux membres vigoureux, la face rasée de huit jours et plus creusée de rides qu'une vieille tête de saule, les fait entrer dans son logis)



LE MONSIEUR EN HABIT VERT, pendant que Zoé fait sauter des œufs dans une grande poêle. — Cocasse dénouement, n'est-ce pas? Ne vous imaginez-vous pas ici vous trouver dans le creux d'un arbre.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Ah! je ne sais plus rien. Je meurs de faim et de sommeil.

Zoé, lorgnant Joseph Prudhomme. — Si monsieur veut bien permettre, je les lui retirerai. J'ai bien souvent retiré les bottes de p'pa quand p'pa était piqueur chez M. le duc de Mora.

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Ah! vous avez fait partie de la chasse du duc de Mora?..

JEAN-MARIE. — Oui, monsieur. Ah! je puis le dire, j'en ai vu des chasses...



(Les bottes de Joseph Prudhomme fils ont été retirées par les soins de Zoé aux jupes rouges et aux yeux bleus de candeur, la beauté d'une bête vierge et robuste. Joseph Prudhomme fils et le Monsieur en habit vert sont attablés devant l'omelette. Le Monsieur en habit vert vient de poser sur la table un flacon d'eau-de-vie tiré de ses fontes. Il a versé une rasade à Joseph. Celui-ci avale son omelette, puis une seconde rasade. Joseph se sent un bien-être inexprimable, les yeux bleus de Zoé lui paraissent plus bleus et semblent éclairer toute la pièce.)

JEAN-MARIE, buvant un coup d'eau-de-vie. — Ah! oui, j'en ai vu des chasses. Dans ce temps-là, on me nommait « Labranche... »

(A ce moment, Joseph Prudhomme fils qui a posé ses deux coudes sur la table... n'entend plus rien...)

La branche!... Il a l'impression que la chaumière se rétrécit, s'allonge, grandit, se hausse, devient un arbre gigantesque sur une branche duquel il se trouve installé. Un pivert est sur une autre branche au-dessus de lui, et une libellule aux ailes d'azur, au corset bleu, le contemple blottie dans le creux d'une feuille. Le pivert tout auprès de lui sautille et agite en tous sens son bec narquois. Les feuilles de l'arbre s'agitent et chantent : Tonton, tonton, tontaine, tonton! » La forêt s'emplit du bruit du piétinement des chevaux, des aboiements des chiens, des cris des chasseurs et des chants du cor sonnant la vue et tout de suite le lancer. Un superbe cerf bondit devant Joseph Prudhomme fils suivi de deux chasseurs en costumes féodaux.)



LE PIVERT, chantant. — Le bon roi Dagobert ne craint pas de courir le cerf.

LE GRAND SAINT-ELOI, qui galope son marteau à la main, il chante. — Oh! mon roi, Votre Majesté va d'un train d'enfer.



LE ROI DAGOBERT, répond en chantant. — Bah! bah! mon bon Eloi, si j'y vais tu sauras m'en tirer.

(Ils passent, d'autres chasseurs s'avancent.)

LE BARON DE MUNCHAUSEN, accent allemand, perruque poudrée, le portrait de Guillaume II quand il endosse l'habit du grand Frédéric. Il est à cheval sur un boulet et suivi du baron de Crac et de Tartarin qui ont peine à le suivre. — Belle bête, n'est-ce pas?..

LE BARON DE CRAC, chevauchant un gigantesque cheval de bois peint. — La croupe un peu forte... Moi, je monte le cheval de Troie, tout simplement... Belle bête!

TARTARIN, bondissant sur une menture de bois blanc mal équilibré. — Un peu truquée. Hé!... moi j'ai un animal de tout repos, le cheval de Sancho Pança... c'est solide et ça ne bronche pas... par exemple, il trotte sec et il faut mes doubles muscles... (Ils passent.)

LE PIVERT. — Rien n'est menteur comme un chasseur.

LA DUCHESSE D'U..., au grand galop, toujours grand air, coiffée à la diable, et ne tenant en selle que sur... un côté, cause avec lord G... — Il faudra que je fasse votre statue à cheval.

LORD G..., connu surtout comme tireur émérite et fusil de tout premier ordre, fait un léger mouvement poli. — Mais pourquoi pas à pied?..

LE MAHARAJAH DE BONG, à Gabriel d'Annunzio. — Nous autres, nous préférons le *picking-pig* à toute autre chasse.



GABRIEL D'ANNUNZIO. — Ah! la griserie de se sentir emporté sur un cheval, de sentir les secondes de la vie que l'on risque passer rapides dans le galop de sa bête... (Il retient son cheval.)



SIR ROGER DE COVERLEY, qui passe tel son portrait par CALDECOTT, lui jette un regard ironique et siffle sa fameuse gigue entre ses lèvres.

NAPOLÉON I<sup>er</sup>, au grand galop, suivi de toute sa maison dans un tourbillon d'uniformes et de chamarrures. — Voilà comment je me repose,



messieurs. Trois jours de chasse, après deux semaines de travail avec Daru...

LE PIVERT, sifflant. — Il était un petit homme, tout habillé de gris, carabi... (L'Empereur a disparu.) Ah ! voici le baron d'Esau et ses invités...

LE BARON D'ESAÛ, grande noblesse de finance, causant à cheval avec le roi de Macédoine. — Oui, Sire, nous contracterons l'emprunt, six millions souscrits et huit millions d'actions... Nos actions sont... (Ils passent.)

LE PIVERT, railleur, avec son bec. — Toc, toc, toc...

JOSEPH PRUDHOMME fils, enthousiasmé, sur sa branche. — Quelle chasse superbe... Des rois..., des empereurs, des duchesses, des écrivains...

LE PIVERT. — Snob... snob... snob...

GUY, parmi les invités du baron Esau faisant signe à Arlette qui le suit à cheval. — Quelle corvée que ces chasses, mais si on est reçu chez le baron Esau on a un chic début de carrière dans la finance.

ARLETTE. — Moi, c'est pour dire : « Je suis la chasse. »

GONTRAN, à Alice. — Ce n'est pas que j'aime le cheval, mais ça fait enrager mes camarades qui ne font que de l'auto.

ALICE. — Moi, je monte parce que c'est un sport masculin. Je ne suis pas féministe... je suis... masculiniste...

GASTON, avec Aline. — La chasse, jolie occasion...

ALINE. — De faire la bête...

GASTON. — Pas tant. (Il la prend par la taille et l'embrasse.)

(Puis, ils passent, et la chasse est passée. Le murmure du cor décroît petit à petit. Un homme sort du fourré qui porte autour de lui un chapelet de cailloux et de perdrix et un chevreuil sur ses épaules. Horreur ! c'est un braconnier. Joseph Prudhomme fils reconnaît Jean-Marie Buron dit Labranche.)

LABRANCHE, chantonnant en regardant d'un air narquois le côté où la chasse vient de s'en aller. — Le duc de Bordeaux ressemble à son père, son père à sa mère et sa mère à mon...

LE PIVERT. — Tu... tu... tu...

LABRANCHE, apercevant Joseph Prudhomme fils sur sa branche. — Tiens, un serin ! Je n'ai jamais tué ce gibier-là... (Il met en joue Joseph Prudhomme fils qui pousse un cri et...)

JEAN-MARIE, secouant Joseph Prudhomme fils sur son lit de paille. — Monsieur... Monsieur... il fait grand jour... les gens de M. de Presles sont là qui vous ont cherché...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — J'ai donc dormi?..

JEAN-MARIE. — Il a fallu vous porter sur votre couche après souper.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Et mon compagnon?..

JEAN-MARIE. — Il est debout depuis longtemps et gai comme l'oiseau sur la branche. (Joseph tressaille.) Allons, Zoé, quand tu voltigeras de droite et de gauche comme les demoiselles des champs. (Joseph dresse l'oreille.) Donne un verre de lait à ces messieurs.

(Joseph Prudhomme fils regarde Labranche d'un œil inquiet. Il sort vivement. Son compagnon et des piqueurs venus de Presles l'attendent. Ils sont en selle après avoir dit adieu au bûcheron et à sa fille.)

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Qu'est-ce donc qu'est ce Labranche?...

UN PIQUEUR. — Le plus grand braconnier du pays.

JOSEPH PRUDHOMME fils, mettant la main à sa poche. — Tiens, je n'ai plus ma bourse.

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Il ne vous a pas raté, le vieux braconnier...

JOSEPH PRUDHOMME fils, machinalement. — Il m'a pris pour un serin... En somme, pourquoi chasse-t-on?..

LE MONSIEUR EN HABIT VERT. — Oui, pourquoi?.. Pour chercher l'aventure et quand l'aventure vient nous nous révoltons... Ton ton ton ton ton taine ton ton.

CLAUDE BERTON







## Le Lièvre & les Grenouilles

*Un Lièvre en son gîte songeait  
(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?) ;  
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :  
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.*

*« Les gens de naturel peureux  
Sont, disait-il, bien malheureux.*

*Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;  
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.  
Voilà comme je vis : cette crainte maudite  
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts. —*

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M<sup>me</sup> PIERSON, Sociétaire de la Comédie-Française  
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA



*Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle. —*

*Eh! la peur se corrige-t-elle?*

*Je crois même qu'en bonne foi*

*Les hommes ont peur comme moi. »*

*Ainsi raisonnait notre lièvre,*

*Et cependant faisait le guet.*

*Il était douteux, inquiet :*

*Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.*

*Le mélancolique animal,*

*En rêvant à cette matière,*

*Entend un léger bruit : ce lui fut un signal*

*Pour s'enfuir devers sa tanière.*

*Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.*

*Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;*

*Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.*

*« Oh! dit-il, j'en fais faire autant*

*Qu'on m'en fait faire! Ma présence*

*Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!*

*Et d'où me vient cette vaillance?*

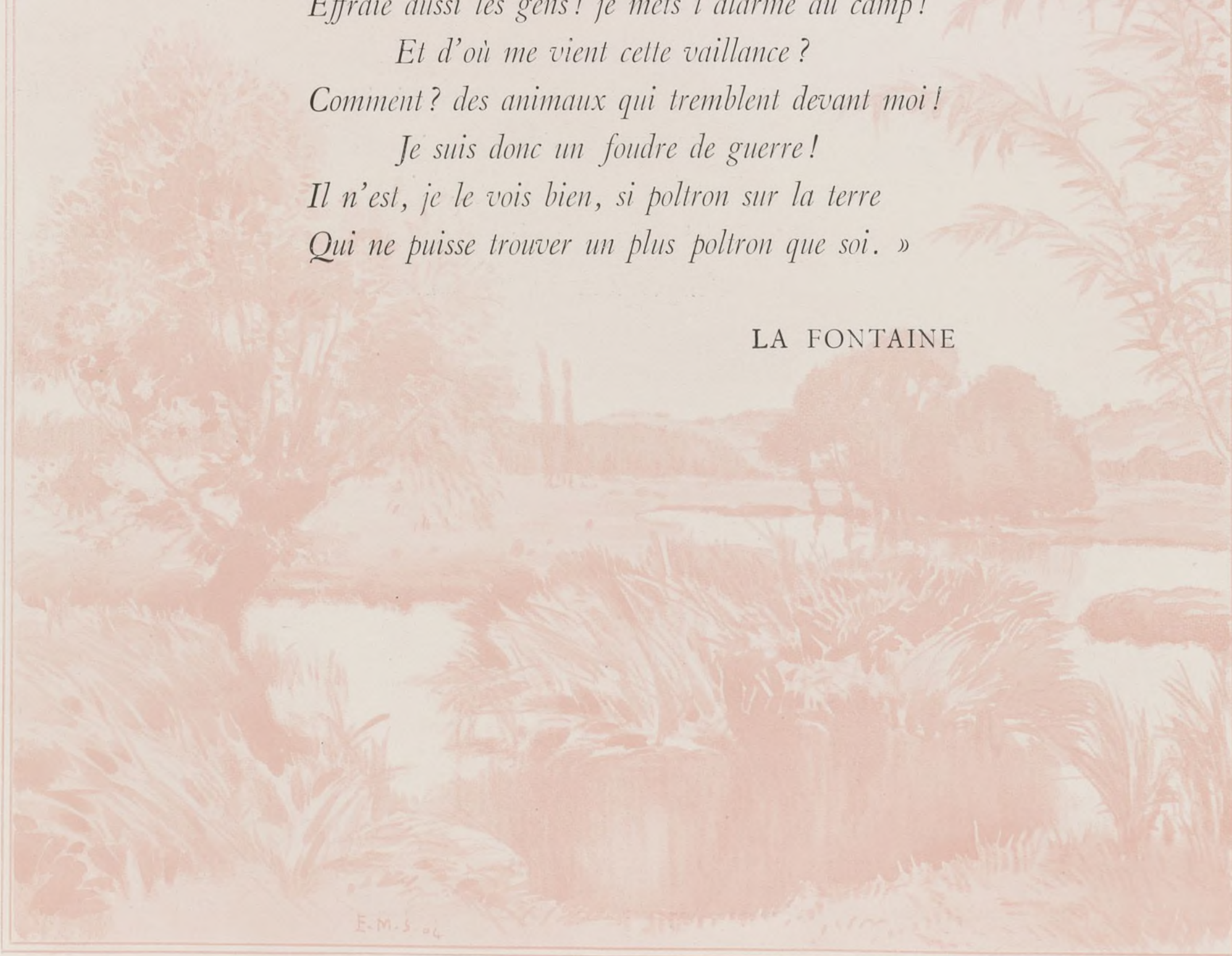
*Comment? des animaux qui tremblent devant moi!*

*Je suis donc un foudre de guerre!*

*Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre*

*Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »*

#### LA FONTAINE







# Marina ou le terrible Haiduck

LÉGENDE ROUMAINE PAR M<sup>lle</sup> HÉLÈNE VACARESCO

Si tu aimes mon rire et mon collier  
 et le bruit que fait ma main parmi les feuilles  
 assieds-toi près de moi.  
 La rivière coule vite ici; les saules sont épais;  
 dans le soleil ils rêvent de la lune  
 et sous la lune ils pensent au soleil.  
 Veux-tu que je te parle d'amour ou de combats?  
 Ou de bergers qui chantent toute la nuit?  
 Veux-tu que je te parle  
 de quelque voevode hardi aux longs cheveux?  
 Ou de la jeune fille qui aima le voevode?  
 Parle-moi de la jeune fille  
 qui aima le voevode hardi...  
 Marina qui vivait auprès de la rivière  
 avait des cheveux noirs  
 et des œillets dans ses cheveux.  
 Elle était l'amie des fontaines, des sources et  
 des puits;  
 les fontaines, les sources et les puits  
 aimaient le bruit de son fuseau.  
 Ils aimaient son visage  
 et lui disaient sans cesse : Marina viens  
 car tu es belle  
 et nous mettrons  
 près de ta face, la face du soleil, et la face des arbres et la  
 face du ciel;  
 Marina répondait : Je viens!  
 Me voici, mais jurez qu'un jour vous mettrez tout près de  
 ma face  
 la face d'un hardi bien aimé,  
 d'un voevode tueur devant qui les montagnes tremblent  
 les plaines et les cités

et le cœur des hommes solitaires  
 qui rêvent à des héros — et le cœur des  
 jeunes filles,  
 hors mon cœur. Ah! que mon cœur jamais  
 ne tremble devant lui!  
 Jurez-vous?... Nous jurons!  
 Alors Marina tout le jour s'asseyait aux rives des sources  
 et son fuseau imitait leurs remous.  
 Un jour vint à passer près des fontaines  
 un haïduck effrayant, jeune et splendide,  
 et dont les yeux luisaient comme la rivière  
 sous le soleil. Et les couteaux de sa ceinture  
 luisaient plus encore que ses yeux.  
 La crinière de son cheval était luisante  
 et les trois plumes de paon  
 qu'il portait sur son front étaient trempées dans de la lune.  
 Le cœur de Marina trembla :  
 Tu n'es point, lui dit-elle  
 le voevode hardi qui fera tout trembler  
 montagnes, cités et cœurs de jeunes filles  
 tout, hors mon cœur!  
 Voici que mon cœur tremble.  
 Tu n'es pas mon cher destin.  
 Mais le haïduck trouva Marina belle  
 et la jetant au travers de son cheval  
 il l'emporta  
 sur son passage les forêts et les herbes  
 étincelaient et les rivières et les sources  
 demeurèrent toutes éblouies —  
 enfin la rivière murmura : Qui est-il  
 ce ravisseur de jeunes filles? Hélas!  
 Où trouverons-nous Marina?

ILLUSTRATION

DE N. GROPEANO





Où faut-il la chercher?  
 Son fuseau gît brisé,  
 son collier s'égrène dans l'herbe!  
 Qui donc est ce haïduck splendide et effrayant?  
 Qui donc?  
 Le haïduck chevauchait et Marina  
 pleurait sur la crinière  
 du beau cheval.  
 Elle disait : Beau cheval, donne ta crinière  
 pour que mes larmes  
 s'y fassent un luisant tombeau.  
 Mes larmes sont aussi longues et nombreuses et noires  
 que ta crinière et mes cheveux. Qui donc est ce haïduck?  
 Dis le moi beau cheval!  
 Le cheval répondit :  
 Je suis le beau cheval d'un terrible haïduck  
 dont je dois taire le nom.  
 Ah! tu ferais bien de l'aimer  
 crois-moi, jeune fille. Son palais luit autant  
 que ses couteaux et son regard  
 il brûle les cœurs qu'il ne peut prendre



les chaumières sont pleines et les palais sont pleins  
 de jeunes filles au cœur brûlé.  
 De jeunes filles au cœur tout noir et qui ne serait  
 que cendre  
 si quelqu'un le touchait  
 mais nul n'ose toucher le cœur brûlé des jeunes filles...  
 Crois-moi, fais ton possible pour l'aimer.  
 Je m'appelle Marina, dit-elle, je suis l'amie  
 des sources, des puits et des fontaines  
 les sources, les rivières, les fontaines  
 me prêteront leurs eaux quand je n'aurai plus mes larmes.  
 Larmes et eaux empêcheront  
 mon cœur d'être brûlé.  
 Les arbres qui se sont regardés dans mon cœur  
 la lune et les étoiles, l'empêcheront de noircir...  
 Bien, répondit le beau cheval, mais tu verras  
 voici le palais du haïduck :  
 J'y demeure non loin de lui, je l'aime  
 il me nourrit de flammes et parfois  
 Il noue autour de ma crinière  
 des diamants et me donne pour rênes  
 le ruban de l'arc-en-ciel...  
 Marina releva la tête,  
 Marina vit un grand palais d'argent entouré d'arbres  
 dont les rameaux étaient de diamants et d'or,  
 et le palais tremblait comme une fleur...  
 et Marina cria : J'ai peur  
 du grand palais tremblant, je n'y veux pas entrer :  
 Mais le haïduck la prit par la ceinture et par la main  
 et la fit entrer avec lui dans le palais tremblant.



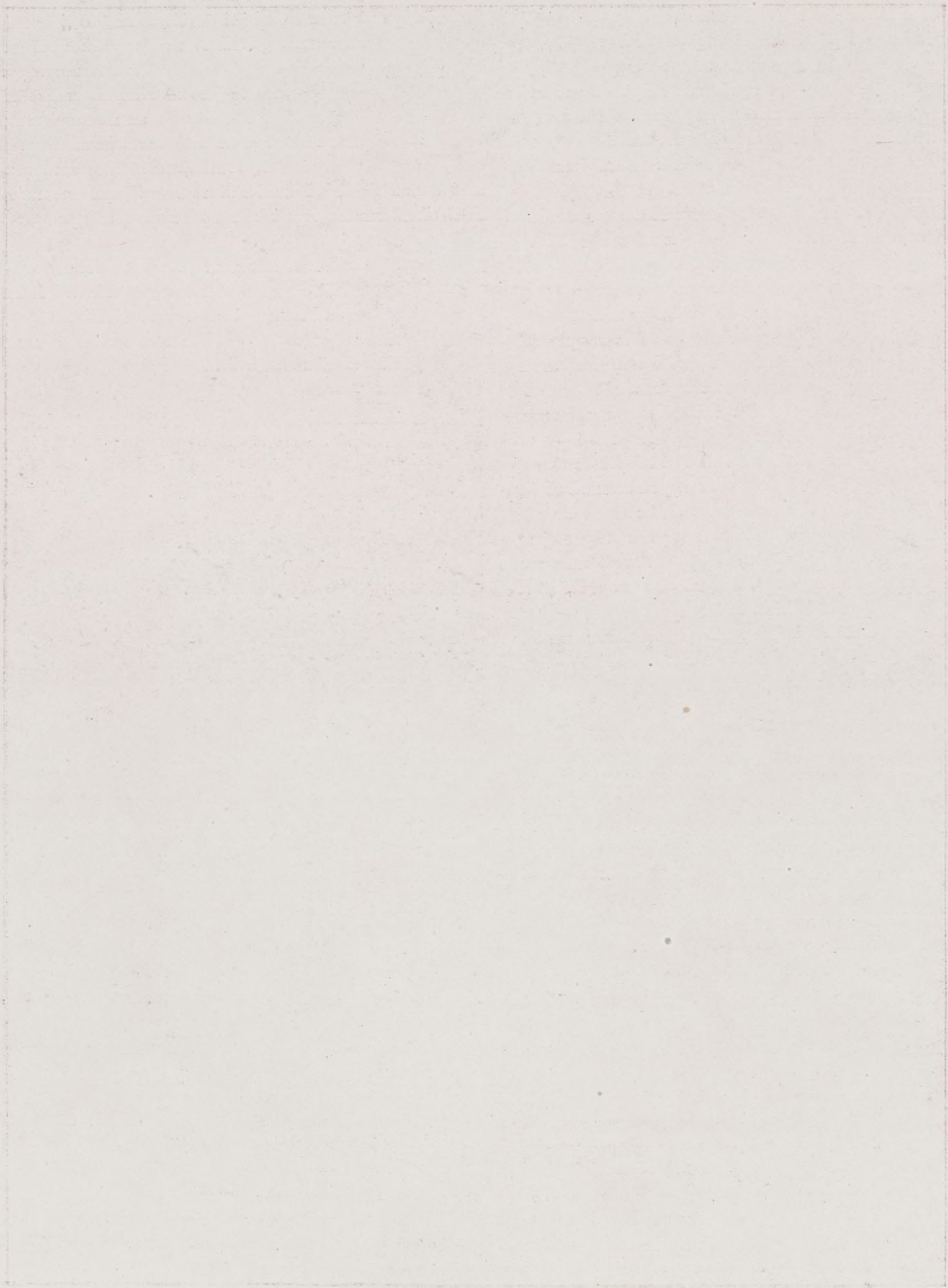


*Reproduction interdite*

SAINT-JÉRÔME  
École Allemande (xvi<sup>e</sup> siècle)

*Collection de M. L. R. M.*









Qui donc es-tu ? Et pourquoi ta belle demeure  
 tremble-t-elle toujours, demanda Marina ?  
 Non je ne veux pas demeurer dans ta belle demeure !  
 Et elle frappa du pied le sol luisant  
 et des lumières en sortirent, et elle se frappa la lèvre  
 avec sa main  
 et des lueurs sortirent de ses lèvres et de ses  
 mains.  
 Marina comprit qu'elle était  
 dans le pouvoir d'un sortilège.  
 Lorsqu'elle lui parlait, le haïduck ne répondait pas,  
 des grondements roulaient autour de la demeure.  
 Marina demandait :  
 Est-ce un bruit de chars  
 ou le pas de chevaux impétueux ?  
 Le haïduck ne répondait point.  
 Mais elle savait qu'il pensait : Marina m'aimera un jour  
 puisque je suis effrayant, jeune et splendide.  
 Marina lui disait : Haïduck prends garde  
 le cœur des jeunes filles croît et décroît comme la lune.  
 Il tourne et bruit avec leurs fuseaux, et comme  
 fuseaux  
 et lune, on ne l'attrape pas au vol...  
 Il faut que de lui-même il veuille s'arrêter  
 pour s'endormir auprès d'un autre cœur.  
 La rivière et les fontaines m'ont promise  
 à un voevode hardi que je n'ai jamais vu,  
 il est mon cher destin et je l'attends... Il te tuera  
 et il m'emportera comme tu m'as emportée  
 mais la crinière de son cheval est blanche  
 et j'y mettrai des rires au lieu de pleurs  
 comprends-tu bien, haïduck ?

Le haïduck ne répondait point — souvent la nuit dans le  
 palais tremblant  
 elle entendait des souffles  
 elle entendait des cris : Réveille-toi  
 voici le beau cheval !  
 Prends ton épée et tes poignards,  
 va dans la plaine  
 va sur les monts, fends les rochers !  
 Et elle se disait : Ce haïduck est un héros tueur  
 et dont toute la terre a besoin  
 par deux fois durant son absence elle tenta de s'échapper  
 mais l'escalier trembla sous ses pieds et sa robe  
 se mit à brûler tout à coup.  
 Des femmes la servaient avec des mains tremblantes  
 et elles étaient elles-mêmes  
 des ombres qui vacillaient et ne savaient point  
 de paroles  
 de rires ou de cris.  
 En vain la jeune fille  
 leur demandait-elle toujours :  
 Où va votre haïduck ? Comme il est beau !  
 Qu'elle sera heureuse la vierge qui l'aimera ! Elle ira  
 avec lui assister à ses beaux combats...  
 Où sont les trophées qu'il rapporte ? Pourquoi le grand  
 palais est-il si vide ? Et Marina pensait et ses pensées  
 devenaient des ombres luisantes  
 et qui ne parlaient point.  
 Alors, elle se souvint du beau cheval et résolut de le chercher.  
 Montre-moi, dit-elle à l'une des femmes ombres  
 montre-moi le lieu où demeure le beau  
 cheval noir du haïduck.  
 Le haïduck est parti sur un autre coursier

\*\*\*



sur un cheval gris comme l'aurore de la lune.

Et l'une des femmes ombres lui montra le chemin.

Le beau cheval hennit de joie en voyant Marina

Comment vas-tu, jeune fille, dit-il ?

Aimes-tu le haïduck hardi ?

Tu sais, ô beau cheval, que mon cœur ne veut pas de lui.

Hélas, dit le cheval, je ne te dirai pas son nom

mais apprends ceci :

Le haïduck te défend nuit et jour

contre ses amoureuses

celles qu'il aimait avant de t'avoir vue....

Ce sont deux guerrières violentes

qui vont en tous lieux avec lui. Et il les aimait tour à tour

jusqu'au moment où il t'a aperçue aux bords de la  
rivière

ah! que ne suis-je devenue un grain de sable

pour être invisible à ses yeux ?

Dit Marina. Va-t-en ô jeune fille

dit soudain le beau cheval

car le haïduck est rentré, le voici !

Et voici ses deux amoureuses qui viennent  
pour te voir.

Sois donc belle à leurs yeux.....

Une rumeur emplissait le palais

et Marina entra dans la grande salle

le haïduck vint à elle et lui toucha l'épaule

et dans les grands miroirs qui tremblaient sur les  
murs

Marina ne vit plus son visage

et elle comprit qu'elle était invisible.

Le haïduck s'empressait autour des jeunes femmes

qui semblaient tristes et portaient

des voiles

et leurs pas faisaient un bruit de tristesse.

L'une d'elles dont on voyait à travers le voile

les yeux scintiller, dit au haïduck :

Comme tu m'aimais ce printemps !

Nous parcourions ensemble

les vergers et les champs.

Nous jouissions d'être cruels !

Ma sauvagerie te plaisait et je pressais ta tête

contre mon sein méchant. Tu me disais : J'aime la femme

qui fait mal

sois meurtrière ! je t'aimerais toujours plus.

Et la femme aux yeux durs lui dit :

Tu me disais : Sois triste et chaude

et je te porterais par toute la terre

sur mon cheval.

Sois bonne, vois les blés sont égaux et les fleurs

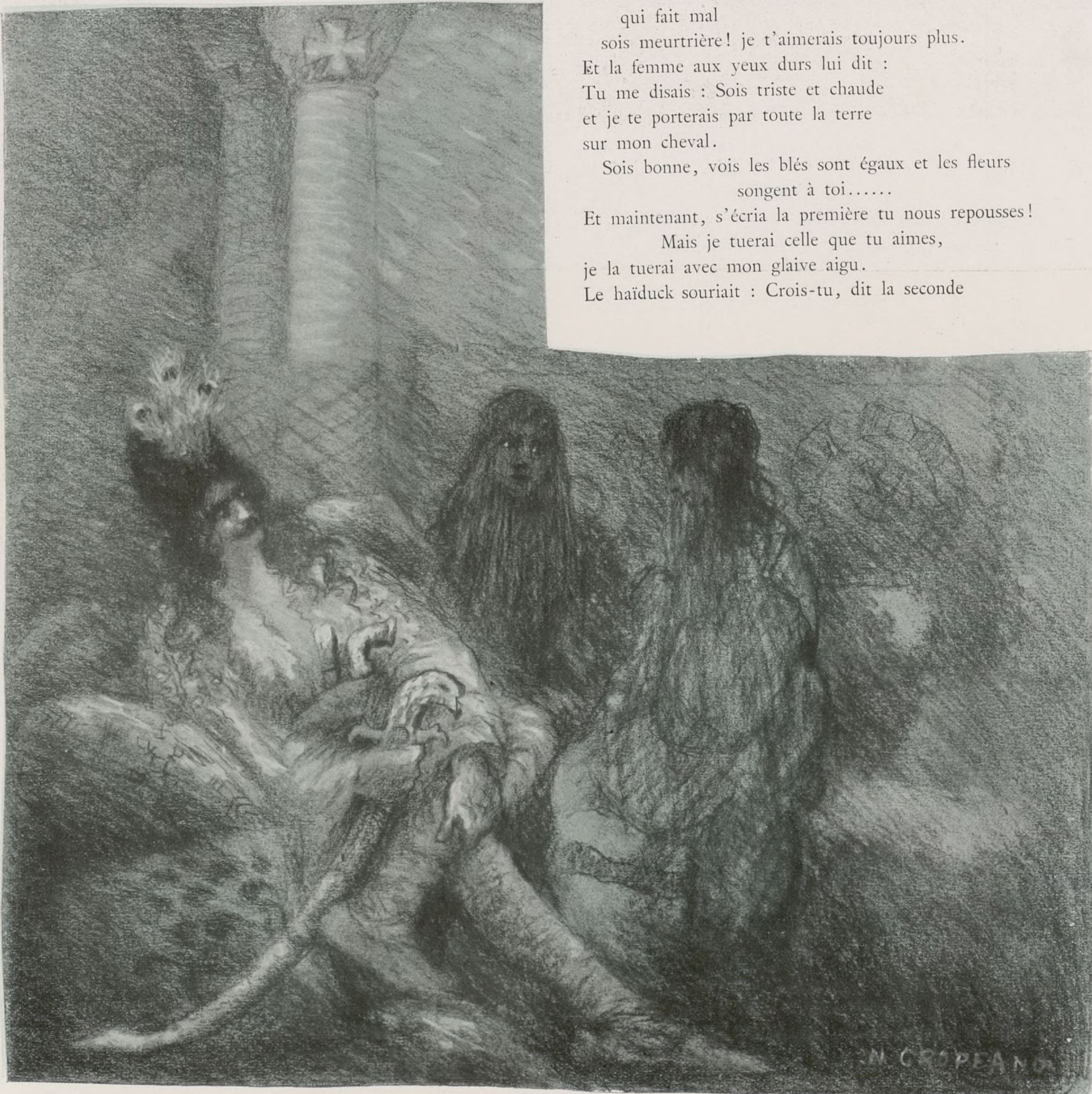
songent à toi.....

Et maintenant, s'écria la première tu nous repousses !

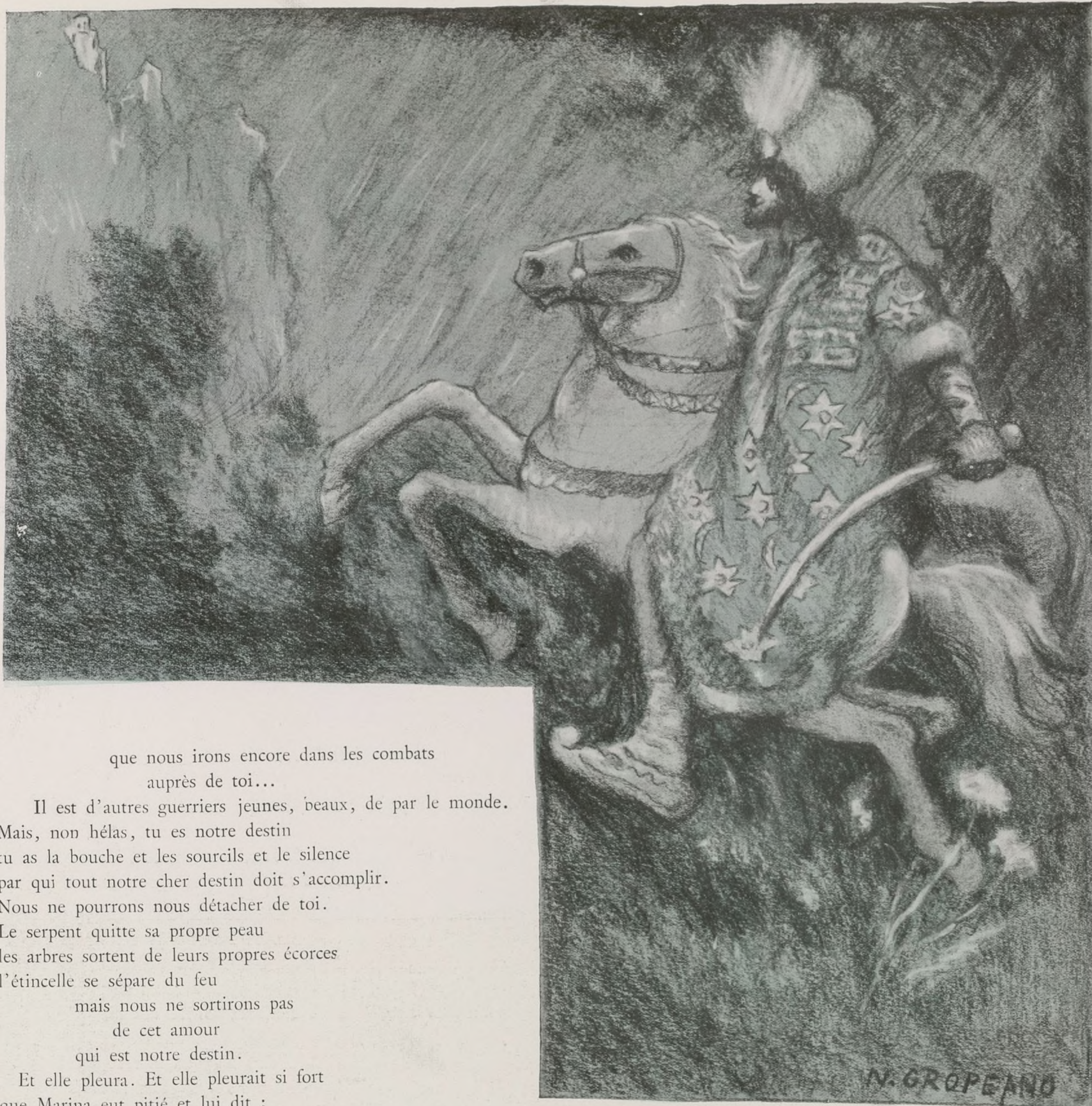
Mais je tuerai celle que tu aimes,

je la tuerai avec mon glaive aigu.

Le haïduck souriait : Crois-tu, dit la seconde







que nous irons encore dans les combats  
auprès de toi...

Il est d'autres guerriers jeunes, beaux, de par le monde.  
Mais, non hélas, tu es notre destin  
tu as la bouche et les sourcils et le silence  
par qui tout notre cher destin doit s'accomplir.  
Nous ne pourrions nous détacher de toi.  
Le serpent quitte sa propre peau  
les arbres sortent de leurs propres écorces  
l'étincelle se sépare du feu  
mais nous ne sortirons pas  
de cet amour  
qui est notre destin.

Et elle pleura. Et elle pleurait si fort  
que Marina eut pitié et lui dit :

Pauvre femme  
je te plains; tu connais l'amour  
et tu souffres d'amour. Ne cherche pas d'où vient ma voix  
car je suis invisible.  
Cet homme qui est ton désir  
est mon péril.... (et le haïduck n'entendait rien car la femme  
sauvage lui parlait très fort)  
Je suis captive, je suis l'amie  
des rivières et des fontaines  
et elles m'ont promis un bien-aimé  
un voévode hardi et je l'attends  
il me délivrera. Mais les jours sont longs  
qui n'ont pas de baisers;  
je songe au baiser du voévode!

Et à son visage que je n'ai jamais vu....  
Va donc vers les rivières mes amies et dis leur où je suis  
peut-être le sais-tu  
lorsque moi-même je l'ignore.  
La femme triste répondit : Tu es la prisonnière  
du haïduck qu'on nomme l'Eclair!  
Je suis la plus triste de ses amantes  
la triste pluie.... Parfois il me préfère ma compagne violente

que voici  
la froide grêle...  
Et Marina comprit alors la puissance du beau haïduck  
et elle se mit à pleurer  
près de la pluie pleureuse  
et les deux femmes pleurèrent ensemble,  
l'une d'amour, l'autre de désespoir;  
sauve-moi, disait Marina  
en me sauvant tu sauves ton amour!  
Le haïduck m'aime, féroce  
tant que je serais là  
il ne sourira point  
à une autre femme.

Le voévode revient de la bataille  
comme toujours il rit, il est vainqueur, et ses belles  
armes  
se reposent sur son épaule, et son beau sang  
se repose enfin et court plus frais dans ses veines. Son  
cheval enflammé  
se repose d'avoir foulé les morts et respiré du sang.



Le voévode voudrait entendre une chanson,  
 mais celui qui chante pour le grand voévode est absent.  
 Et le voévode écoute la pluie,  
     la pluie chante contre les vitres... Que chante-t-elle la pluie?  
 Mais tes exploits grand voévode!  
 Et le voévode écoute ravi! Comment la pluie?  
 Tu sais de moi toutes ces choses...  
 Et que j'ai tué trois dragons et que les ours  
 meurent de mon étreinte et que mes bras  
 sont la demeure vers qui vole le plus souvent  
 les rêves des jeunes filles.  
 Comment sais-tu toutes ces choses, dis-moi, la pluie?...  
 Je sais encore lui dit la pluie, je sais encore  
 qu'une jeune fille belle comme les nuées d'été dans les bras

voilée et triste sur un cheval à côté de son cheval...  
 A l'aube du huitième jour ils virent le palais tremblant :  
 Voici, lui dit la pluie, la demeure où demeure  
 Marina aux cheveux noirs...  
 Mais pour franchir ce seuil qui vacille et reluit  
 Frappe-toi avec ton épée. . . . .  
 Les femmes d'ombre tendent une coupe à Marina et une coupe  
 au haïduck hardi : Je bois à ta mort, ô haïduck, s'écria la  
 jeune fille  
 Et le haïduck sourit... et un éclair illumina la salle  
 et au feu de l'éclair Marina vit  
 dans le breuvage où elle posait sa lèvre  
 la face d'un jeune homme aux yeux brûlants.  
 Et elle cessa de boire pour regarder ce visage et ces yeux...



du soleil  
 est prisonnière d'un haïduck terrible et qu'elle t'attend...  
 Vraiment! la pluie... tu dis là des histoires...  
 Je sais, je sais que le palais où elle demeure est enchanté  
 qu'on y pénètre en prenant forme tour à tour  
 d'un fuseau, d'une coupe pleine et d'une épée...  
 Qui donc fera de moi épée, coupe et fuseau?  
 Ton courage, seigneur, lui répondit la pluie...  
 Le voévode se leva et sellant de ses propres mains son cheval  
     enflammé  
     il dit à ses guerriers : Que nul de vous ne me suive. Je vais  
     avec la pluie au loin dans une demeure  
 Où de grands périls m'attendent...  
 Huit jours avec la pluie le voévode voyagea;  
 elle lui montrait le chemin et se tenait auprès de lui et elle était

Et un second éclair  
     Fendit le plafond et les murs et Marina vit  
 dans le breuvage  
     Sa propre face et ses lèvres appuyées  
 Aux lèvres de cet inconnu. Et Marina comprit  
     que la face de son destin  
     apparaissait dans le breuvage.  
 Et elle mit la coupe dans son sein parmi ses voiles.  
 Mais dans la nuit, la coupe roula à terre  
 et au lieu d'elle Marina vit  
 un fuseau fluet qui gisait à ses pieds...  
 Elle le prit et avisant un peu de laine, elle se mit à filer  
     comme autrefois à filer et chanter...  
 Fuseau, fuseau tu me rappelles la rivière  
 et la lune et mes beaux jours



et ma chaumière avec le puits où se rangent les bœufs le soir...  
 Tandis qu'elle chantait une lumière  
 sortait du fuseau et tournait avec lui...  
 Et elle pressa sur sa bouche le fuseau lumineux...  
 Mais le haïduck parut  
 Et la voyant lui arracha le fin fuseau  
 et le brisa contre ses genoux, irrité... Seule et triste, vers l'aube  
 Marina entendit la pluie tomber, la pluie qui lui disait : —  
 O pleure !  
 Un jeune voévode est venu te sauver. Pour arriver à toi  
 il s'est frappé de son épée  
 et il est devenu la coupe d'or et le breuvage que tu as bu  
 et le fuseau qui dansait sous tes doigts...  
 Mais le haïduck éclair a brisé le fuseau... Le voévode est mort  
 il git dans son palais  
 parmi ses guerriers et ses armes! . . . . .  
 Le lendemain, Marina dit au terrible haïduck  
 Enfin ! je t'aime.  
 Je t'aime pour tes yeux qui luisent, pour ta bouche  
 Qui n'a jamais parlé... Je t'aime, et je serai ton épouse sur l'heure,  
 mais je te demande une grâce...  
 Mon frère un jeune et beau voévode est mort !  
 Il est mort l'autre nuit  
 et c'est la pluie qui m'a conté sa mort... La pluie est la  
 première à tomber  
 aux tombes qu'on creuse  
 elle a déjà visité son tombeau...  
 Mène-moi près de lui, prends-moi sur ton cheval  
 comme au jour où tu m'as ravie... Et toi tu resteras au seuil  
 comme il convient à l'étranger,  
 moi j'entrerai et je l'embrasserai! . . . . .

Au palais du voévode, les guerriers veillent  
 celui qui plus jamais ne veillera... Un page accourt... Seigneurs  
 une femme est là, qui veut entrer et c'est la sœur dit-elle  
 du voévode que nous pleurons... Seigneurs elle est  
 douce comme la mort et je pense  
 que c'est la Mort elle-même qui veut voir  
 celui qu'elle a tué, car elle dit sans cesse :  
 N'est-ce pas qu'il est beau?...  
 Un guerrier l'accompagne et tous deux  
 montaient un cheval noir!...  
 La Mort et le Tombeau venus ensemble  
 murmurent les guerriers ! Et ils sortirent  
 pour laisser cette femme seule avec le voévode mort...  
 Et quand elle fut seule, elle cria  
 vers le voévode endormi :  
 Tu es mon cher destin, réveille-toi !  
 Car on m'avait promis un beau destin vivant et non un mort...  
 Et elle le baisa au front et sur les lèvres  
 et il se réveilla... Vite, vite, dit-elle  
 le haïduck qu'on nomme l'Éclair  
 m'attend devant le seuil et je dois m'en aller  
 car je suis son épouse...  
 Je vais tuer le haïduck ton époux, dit le voévode.  
 Pourquoi, dit Marina ?  
 J'ai vu mon cher destin et j'ai touché sa bouche  
 Je ne veux plus rien de toi maintenant... Et elle disparut...  
 Depuis elle demeure  
 dans le palais tremblant de son époux l'Éclair  
 et lorsque la pluie tombe, c'est Marina qui pleure  
 près de la triste pluie.

HÉLÈNE VACARESCO







SCÈNES DE CHASSE (XVII<sup>e</sup> siècle), d'après la BELLE

# Chasses de l'ancienne France

*SAINT HUBERT, dont la fête tombe le lendemain du triste Jour des Morts, était au moyen âge tenu en grande vénération. Il fut un temps où les chasseurs fêtaient quatre fois l'an leur Patron, — aux dates rappelant sa conversion, sa mort et les deux translations de ses reliques, — et ces jours-là les églises retentissaient de sonneries de cors et d'abois de chiens. Il suffit aux chasseurs d'aujourd'hui de fêter SAINT HUBERT le 3 Novembre. Ils le font avec moins d'éclat et plus de discrétion; mais il n'en sont pas moins demeurés fidèles aux vieilles traditions. SAINT HUBERT a pu rester un saint populaire, alors que tant d'autres sont tombés en désaveu. Avant qu'il ait fait la rencontre du cerf miraculeux qui, comme on sait, a décidé de sa conversion, SAINT HUBERT était un prince d'Aquitaine. Il est ainsi, en quelque sorte, un saint français. Il convenait que le Patron des chasseurs fût d'un pays où il devait avoir tant et de si excellents disciples. Et, sans doute, on ne saurait trouver meilleure occasion que sa fête pour parler de la chasse dans l'ancienne France.*

**LA VÉNERIE** Prendre une bête à force de chiens n'est pas chose si facile qu'on pourrait l'imaginer. D'abord on ne chasse pas ainsi au hasard de la rencontre.



Portrait de LOUIS XIV enfant, par HUART

Avant de lancer l'animal, il faut l'avoir détourné. Avec le limier tenu au trait, on a exploré le bois, suivi la piste, fait les brisées; on a observé les traces de la bête, et l'empreinte de ses pieds sur le sol, ses foulées sur l'herbe, ses fumées, autrement dit ses fientes, ont fourni d'utiles renseignements dont on saura tirer parti. Enfin, les relais judicieusement placés et la bête lancée, le veneur devra savoir maintenir ses chiens

sur la voie et, au besoin, la leur faire retrouver, déjouer les mille ruses de l'animal cherchant à les dépister, en un mot, conduire la chasse. Tout cela exige chez le veneur une profonde connaissance de son art, une finesse, une sagacité que le profane est loin de soupçonner.

Eh bien, cette belle chasse à courre, la chasse à cor et à cri de nos pères, c'est sur notre vieux sol gaulois qu'elle a pris naissance. Tout au moins est-il permis d'affirmer que c'est chez nous qu'elle a atteint sa perfection, et notre supériorité y fut assez incontestée pour qu'on lui donnât par toute l'Europe le nom de chasse française.

Ses origines se perdent, du reste, dans un lointain passé. Mais on sait que dès la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle elle avait ses règles essentielles, qui sans doute étaient déjà fort anciennes. L'auteur anonyme du *Livre du roy Modus et de la royne Ratio* et GASTON PHÉBUS, comte de BÉARN, dans son *Livre de la Chasse*, (1) nous apprennent qu'à cette époque on savait détourner la bête avec le limier, disposer les relais, qu'on faisait les honneurs, la curée. Les cris aux chiens étaient les mêmes qu'aujourd'hui et le veneur avait déjà son vocabulaire, une terminologie spéciale qui n'a guère varié au cours des siècles.

Il ne faudrait pas croire pourtant qu'une chasse à force au temps du roy MODUS ressemblât à un de nos modernes laisser-courre. Il s'en fallait d'abord que les choses fussent menées aussi rondement qu'aujourd'hui. Et puis, si l'on faisait la curée, c'était après que la bête, dépecée, avait été partagée entre les chasseurs; et si l'on sonnait du cor, c'était

(1) Bibliothèque Nationale. — Manuscrits français.



CHASSE ROYALE, par CALLOT



dans un instrument ressemblant fort à une corne, dont on ne pouvait tirer qu'une seule note, mais avec lequel on se faisait comprendre tout de même. Enfin le veneur d'autrefois n'aurait remis à personne le soin de servir la bête ; il la tuait lui-même

avec l'épée ou l'épieu et d'ordinaire sans descendre de cheval. C'est seulement au XVII<sup>e</sup> siècle qu'on a vu s'introduire l'usage du couteau de chasse.

Quant aux bêtes de vénerie, ce furent toujours à peu près les mêmes. D'abord le cerf, dont la chasse a été regardée de tout temps comme la plus noble et la plus savante ; puis le daim, le chevreuil, le lièvre ; enfin les animaux pillards ou redoutables, le renard, le loup, le sanglier. Disons

seulement au sujet de ces derniers que la manière de les forcer a beaucoup varié, et qu'on a longtemps employé à cet usage des chiens de force, les terribles *alains*, des lévriers d'attache, des dogues, des mâtins. Ces chiens de force étaient postés, prêts à l'assaillir, sur le passage de la bête, ou bien on les faisait intervenir quand elle était sur ses fins.

Presque tous nos rois se sont montrés grands chasseurs et veneurs émérites. Mais c'est surtout à partir de FRANÇOIS I<sup>er</sup> que la chasse à courre commence à paraître comme une fonction

royale dans l'exercice de laquelle le souverain doit se montrer très supérieur aux plus fortunés de ses gentilshommes. On voit à cette époque les *plaisirs du roi* occuper un nombreux personnel, tant pour ses équipages que pour la garde de son précieux gibier ; et dans le voisinage des grandes forêts on élève des châteaux splendides, comme

Chambord et Fontainebleau, véritables palais qui ne sont autre chose que des résidences de chasse. Versailles même n'eut pas d'autre origine.

LOUIS XIV a beaucoup chassé, quoiqu'il fût peut-être moins bon veneur que CHARLES IX, qu'HENRI IV, que LOUIS XIII et peut-être même que LOUIS XV. Mais il chassa avec faste

et cérémonie. Tout ce qui touchait aux *plaisirs du roi* fut sous son règne l'objet d'une réglementation minutieuse. Son grand veneur, avec ses six équipages, commandait à toute une légion d'officiers, de gentils-hommes de chasse, de valets de chiens à pied ou à cheval, de valets de limier, de fourriers, de pages, etc. LOUIS XIV fixa lui-même l'étiquette de ses chasses ; il décida que nul n'y serait admis s'il n'avait

le privilège de porter le *justaucorps*. Ce justaucorps, qui a remplacé l'ample et commode *hongrelaine*, était, dit SAINT-SIMON « uniforme bleu turquin, avec des galons d'argent entre deux d'or doublé de rouge ».

Avec la culotte et la veste également rouges, le chapeau galonné et les énormes bottes à

chaudron, cet habit, qui était, sauf quelques différences, celui de la livrée, constituait une magnifique tenue de chasse. On l'a portée à peu près sans changement sous LOUIS XV et sous LOUIS XVI ; le train de chasse resta du reste sensiblement le même, jusqu'au jour où LOUIS XVI se vit forcé de le restreindre par mesure d'économie et ne conserva que le seul équipage du cerf.

Bien que la chasse aux toiles ne fût pas à proprement parler de la vénerie il nous faut ici dire enfin un mot de ce royal divertissement qui rappelait un peu les grandes chasses des anciens, avec toiles et filets.

Ces toiles étaient naturellement destinées à empêcher la fuite du gibier. A l'aide des arbres ou de piquets, on les dressait sur une vaste étendue de terrain de façon qu'elles fissent, par exemple, un immense V. Le gibier était poussé entre les branches de ce V ; il arrivait enfin, les chiens aux trousses,

à une sorte de réduit où il ne trouvait pas d'issue et où on le servait dans les règles, parfois devant de nombreux spectateurs.

C'était là une chasse d'apparat que l'on pratiquait un peu par tradition. Elle était peu goûtée des vrais veneurs. Au reste, sous LOUIS XIV et sous ses successeurs, le sanglier est à peu près la seule bête qu'on ait chassée dans les toiles.



LA VISION DE SAINT HUBERT, d'après VAN DER BORCHT



LA CHASSE AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE  
Miniatures du Livre du roy Modus et de la royne Ratio  
(Manuscrit de la Bibliothèque Nationale)





CHASSE AU DAIM  
DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE,  
par CARLE VERNET

## LA FAUCONNERIE

C'était sans doute un noble et agréable divertissement que la fauconnerie. Malgré tout on ne s'explique pas que la vogue de cette chasse ait pu se maintenir pendant plusieurs siècles, on ne comprend pas le goût, la passion qu'a montrée pour les oiseaux de proie la noblesse du moyen âge.

Il n'est sorte de folie que cette passion n'ait fait commettre. On s'est ruiné à acheter des faucons ; ces oiseaux atteignaient parfois des prix exorbitants et il en fallait un certain nombre des diverses espèces si l'on voulait pratiquer les principaux vols. Un équipage convenable comportait d'ailleurs, outre les oiseaux et les chevaux qui devaient être excellents, de nombreux chiens, épagneuls, braques ou lévriers, dressés à faire lever le gibier ou à venir en aide au faucon, des valets de chien et des valets de fauconnerie experts dans leur art. Ajoutons que les oiseaux de chasse exigeaient des soins infinis et que les règles de la fauconnerie voulaient que le noble animal fût traité avec toutes sortes d'égards.

On en avait fait du reste un symbole vivant de noblesse. Le gentilhomme portait en tous lieux son oiseau favori, même à l'église ; il jurait sur son faucon et les lois de la chevalerie lui défendaient de jamais s'en dessaisir, même pour prix de sa liberté. Et le gant de cuir sur lequel se campait l'oiseau, le chaperon dont on lui couvrait la tête étaient ornés de broderies et souvent de pierres fines ; l'anneau qui terminait les *jets*, sortes de menottes de cuir souple qu'on lui attachait aux pieds et dans lequel on passait sa laisse, les grelots qu'il portait aussi aux pieds étaient parfois d'argent ou d'or.

La fauconnerie était un art difficile et n'y réussissait pas qui voulait. Si l'on en croit le roy MODUS, le chasseur devait remplir trois conditions essentielles : il devait aimer les faucons, leur être aimable, en être curieux. Quant à ceux qui avaient la charge de les soigner et de les dresser, on voulait qu'ils fussent gens sérieux et de bonne mœurs ; ils devaient en outre — les auteurs sont unanimes sur ce point — s'abstenir de manger de l'ail et de l'oignon cru.

On pense bien que ce n'était pas chose facile de dresser, d'affaïter un faucon. La difficulté variait du reste suivant qu'on avait affaire à des oiseaux de haut vol ou de bas vol, à des oiseaux *niais* ou à des *bagards*.

On appelait oiseaux de haut vol ceux qui, comme le

faucon ordinaire, le gerfaut, le sacre, le hobereau, s'élèvent à perte de vue et planent avant de fondre sur la proie ; ceux qui la poursuivent en tournoyant comme l'autour ou l'épervier étaient des oiseaux de bas vol. Ces derniers revenaient se replacer d'eux-mêmes sur le poing du chasseur, c'étaient des oiseaux de poing ; quant aux autres on les *rappelait* à l'aide du *leurre*. Ce *leurre* n'était autre chose qu'un simulacre d'oiseau de couleur rouge attaché à une lanière ; le faucon, dressé à cet effet revenait au *leurre* quand on le faisait tourner au-dessus de la tête en poussant certains cris.

L'oiseau *niais* était celui qu'on avait pris au nid ; les *bagards*, les *passagers*, ceux qu'on avait capturés adultes. Les premiers une fois élevés étaient naturellement plus faciles à *affaïter*, mais les autres se montraient par la suite plus ardents et meilleurs chasseurs. On savait du reste venir à bout des plus rebelles.

On domptait l'oiseau *bagard* en le privant de sommeil et de nourriture. Pendant trois jours et trois nuits, on le gardait sur le poing, et s'il s'agitait trop, on le calmait par des aspersions d'eau froide. On le tenait ensuite par le *past*, la nourriture, qui consistait en chair de mouton ou de volaille ; aussi ne manquait-on pas de le purger souvent pour lui stimuler l'appétit. A la longue, l'élève devenait assez docile pour se

laisser chaperonner, il finissait même par s'attacher à l'homme qui lui donnait le *past*, le caressait doucement avec une petite baguette.

Bientôt, on pouvait l'exercer au dehors, attaché à une longue cordelle. On l'accoutumait ainsi à sauter sur le poing en lui montrant le *past* tenu haut ; puis on lui faisait prendre le *past* sur le *leurre*, et il devait ensuite

venir au *leurre* non *encharné* quand on le faisait tourner en poussant le cri de *leurre*. Quand on avait assez répété ces exercices en allongeant graduellement la cordelle, puis en présence de chiens, de chevaux, au milieu du bruit, on montrait à l'oiseau neuf le gibier auquel on le destinait.

S'il devait voler un lièvre, on enfermait dans la peau d'un de ces animaux un poulet destiné à exciter l'oiseau et on jetait le faucon sur ce faux lièvre que traînait derrière lui un homme à pied ou à cheval ; après quoi on le lançait sur un lièvre blessé. Pour la perdrix, même méthode, un oiseau empaillé, puis un oiseau blessé servaient à l'instruction. Si le faucon devait voler les gros oiseaux, le héron, la grue, le milan, on

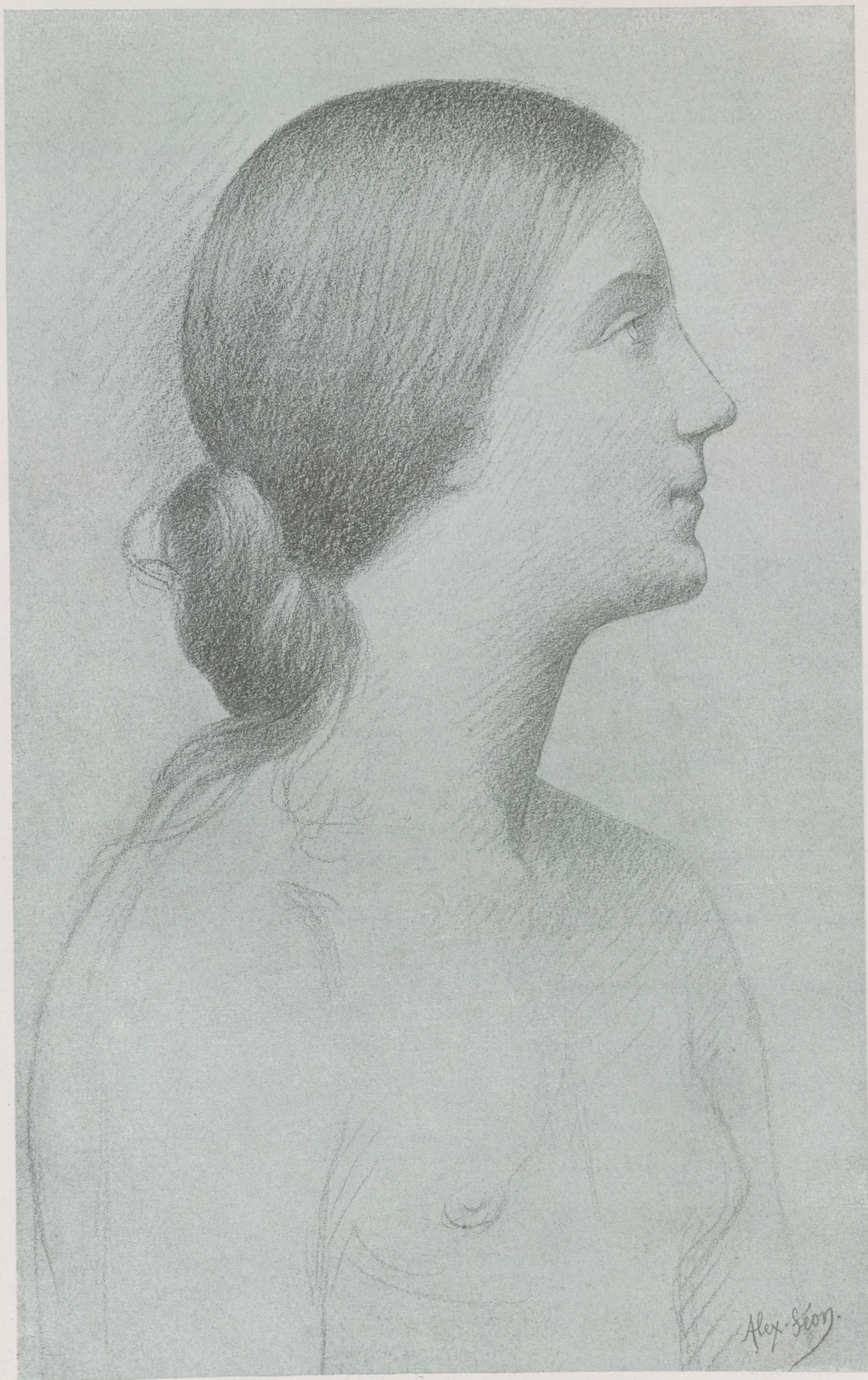


CHASSE AU CHEVREUIL, par la BELLE



LE LANCE, par CARLE VERNET





Reproduction interdite

ESPOIR

Dessin de M. ALEXANDRE SÉON

Collection de M. L. R.-M.

Ayuntamiento de Madrid









CHASSE DE CHARLES IX.  
d'après un dessin du Cabinet  
des Estampes.

Mais le plus beau, le plus noble des vols, c'était celui du héron. Cet échassier montrait un magnifique courage et il ne fallait pas moins de trois gerfauts dressés spécialement pour en venir à bout. On le voyait d'abord monter à tire-d'aile, chercher son salut dans la fuite, puis il acceptait le combat et luttait longtemps en désespéré. Enfin un des oiseaux de proie parvenant à le lier, il tombait comme une masse; mais comme c'est surtout à terre que son long bec le rendait dangereux pour eux, on envoyait à leur secours des lévriers qui le tuaient et le rapportaient.

Le XVI<sup>e</sup> siècle vit délaïsser ce bel art de la fauconnerie. La passion de LOUIS XIII pour les oiseaux *gentils* lui donna un regain de faveur, mais il fut de courte durée. LOUIS XIV ne devait donner que rarement au Grand Fauconnier l'occasion de lui mettre l'oiseau sur le poing et sous son règne on ne chassa plus guère au vol, sinon quelques hobereaux dans de lointaines provinces.

## LA CHASSE A TIR

Le goût, la passion qu'on montra au moyen âge pour les nobles déduits de la vénerie et de la fauconnerie ne semblent pas avoir fait oublier la chasse à tir, la vieille chasse à *berser*. Si l'on en croit les anciens auteurs, on allait volontiers « *traire aux bêtes avec arc et sagettes* » et le roy MODUS ne manque pas de s'étendre sur la science d'*archerie*.

On *bersait* le cerf, le daim, le chevreuil, le sanglier; on bersait aussi le lièvre et même les oiseaux, mais non avec les traits ordinaires, on y employait les *bouçons*, flèches terminées par une masse de bois garnie de plomb qui assommait le gibier sans trop l'endommager. Peut-être des chasseurs s'étonneront-ils qu'on ait tiré à l'arc le lièvre et surtout les oiseaux; nous leur dirons que l'arc, arme silencieuse, n'effrayait pas inutilement le gibier et que, moins farouche, il se laissait sans doute approcher plus facilement. D'ailleurs, le chasseur à berser ne procédait guère comme nos chasseurs au chien d'arrêt.

Par exemple, il se postait en bonne place et faisait rabattre le gibier par des traqueurs ou des chiens. Quand il avait touché, si l'animal ne tombait pas sur le coup — ce qui arrivait souvent quand on avait affaire à de grosses bêtes, — il *huait* ou sifflait, et des chiens dressés à cet effet se lançaient sur les traces de l'animal blessé qu'ils n'atteignaient parfois que fort loin.

Mille stratagèmes étaient du reste employés pour approcher le gibier; GASTON PHÉBUS et le roy MODUS en recommandent d'assez amusants.

Ainsi ils conseillent au chasseur de s'avancer dissimulé dans un faux buisson qu'il portera avec lui; ou bien de se

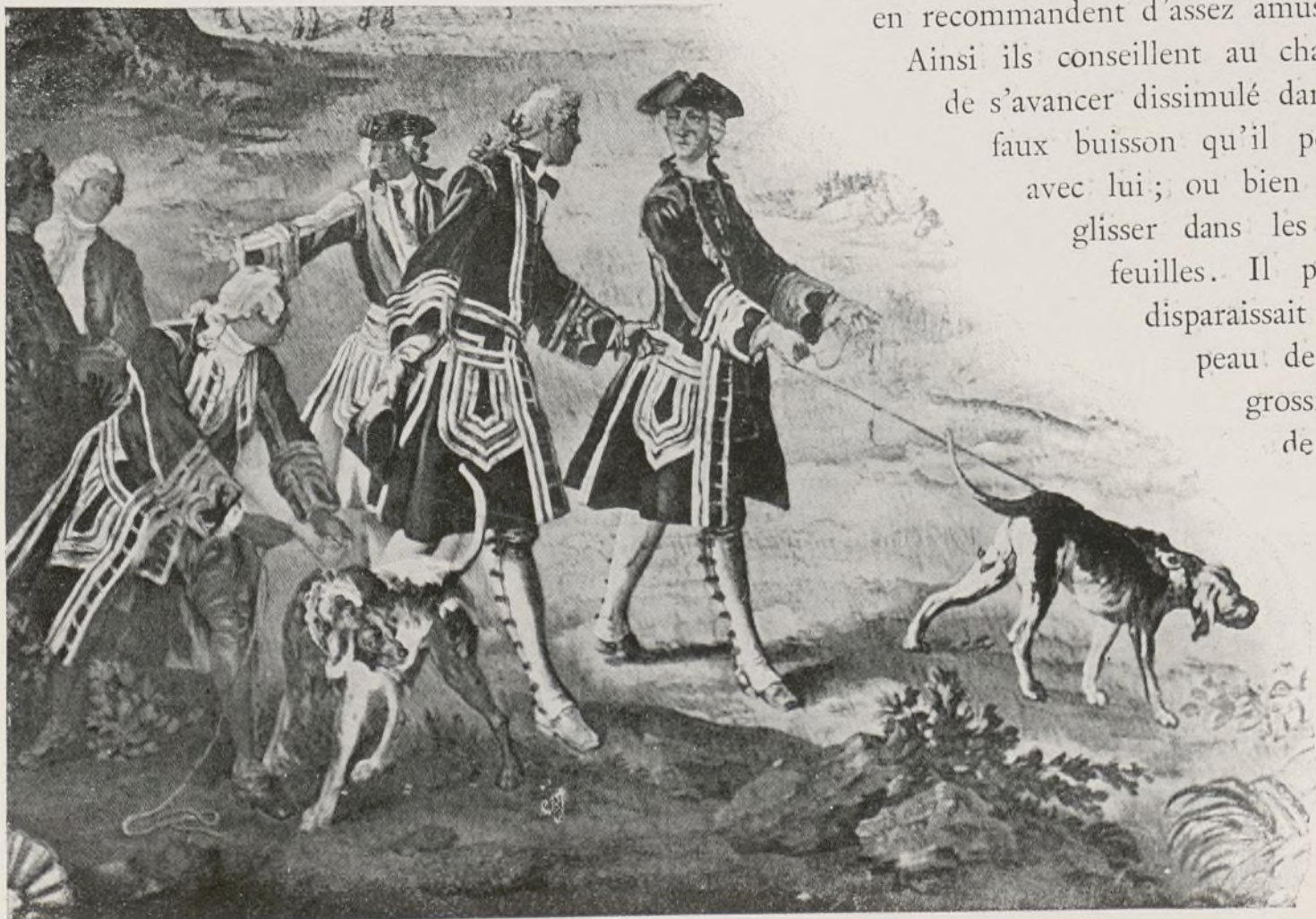
glisser dans les taillis tout habillé de vert, le visage caché par des feuilles. Il pouvait aussi se faire conduire dans un chariot qui disparaissait sous un amas de branchages, ou cheminer derrière une peau de vache ou de cheval qu'on dressait de façon à figurer grossièrement l'animal lui-même. Le gibier n'y regardait pas de si près.

On chassa à peu près de même avec l'arbalète.

L'arbalète n'était d'ailleurs qu'un arc perfectionné, un arc monté sur un fût qui permettait de tirer



RETOUR DE CHASSE  
Portrait de Mme de VERMENTON,  
par WATTEAU



LE LIMIER, d'après une tapisserie de la suite des CHASSES DE LOUIS XV,  
exécutée aux Gobelins sur les dessins d'ODRY



plus juste et plus loin. Cette arme présentait cependant pour la chasse des inconvénients qui lui firent longtemps préférer l'arc, moins lourd, plus commode et avec lequel on tirait plus vite. On put faire néanmoins des arbalètes à trait légères et d'un maniement aisé dont l'usage paraît avoir été assez courant.

Quant à l'arbalète à jalet dont l'invention est du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, ce n'était autre chose qu'une arbalète munie d'un long canon et lançant en place de traits des balles de plomb, de terre cuite ou de petits galets. La chasse avec cette arme fut longtemps en grande faveur, et elle était, paraît-il, fort goûtée des nobles dames. ELISABETH D'ANGLETERRE, CATHERINE DE MÉDICIS entre autres ont tiré l'arbalète à jalet. « CATHERINE DE MÉDICIS, dit BRANTÔME, aimait fort à tirer de l'arbaleste à jalet, et toujours quand elle s'allait promener faisoit porter son arbaleste, et quand elle voyoit quelque beau coup elle tiroit. »

« Les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement d'oreille, qu'on en quittera l'usage. » C'est MONTAIGNE qui a écrit cela et s'est montré si mauvais prophète. Il faut dire que, de son temps, beaucoup pensaient comme lui; l'arquebuse, quoique vieille déjà d'un siècle, faisait encore plus de bruit que de besogne et nul ne pouvait alors prévoir l'avenir des armes à feu. Les progrès en devaient du reste être très lents. C'est vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle que la platine à rouet commence à remplacer chez nous l'ancien serpent; et ce n'est qu'un siècle plus tard qu'on invente en France la platine à couvre-feu, et que l'arquebuse devient le fusil à pierre, — une arme qui devait fournir une belle carrière.

Mais l'invention capitale pour les chasseurs, ce fut celle de la dragée ou menu plomb que DUNOYER DE NOIRMONT fait remonter à 1580 environ. Dès lors un maladroit put espérer toucher sa bête. Cette merveilleuse invention a fait craindre une extermination générale du gibier, et HENRI IV — bien inutilement du reste — crut devoir interdire l'usage du menu plomb. On commença à cette époque à pratiquer la chasse à tir à peu près telle que nous la comprenons. N'est-ce pas



UNE PARTIE DE CHASSE AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, d'après une ancienne tapisserie

elle que recommande OLIVIER DE SERRES au gentilhomme campagnard quand il lui conseille « d'aller durant l'automne, « l'hyver et le printemps, « l'arquebuse au poing « avec le chien couchant « fait au poil et à la « plume, arrêter et prendre « perdrix et levraud » ? (1) Le gentilhomme devait braver pour cela l'interdiction du menu plomb, et aussi celle d'employer le chien couchant. Mais OLIVIER DE SERRES ne paraît pas s'en soucier, ce qui laisserait croire que la réglemen-

tation draconienne édictée à cette époque en matière de chasse n'était pas appliquée avec beaucoup de rigueur.

Mais elle deviendra bientôt, cette chasse à tir, un divertissement royal. Qui donc pourra la dédaigner quand on verra LOUIS XIV, accompagné seulement d'un petit nombre de gentilshommes, de son porte-arquebuse et de quelques pages, l'un d'eux portant en trousse le chien du roi, aller tirer le lièvre et le perdreau dans la plaine Saint-Denis ou à Longboyau? On raconte qu'à dix-neuf ans, étant à Vincennes, il paria un jour avec MAZARIN qu'il tuerait cent lapins en cinq heures et gagna son pari. Le Grand Roi était comme on voit un bon fusil. Qui sait s'il n'aima pas mieux au fond chasser tout simplement en plaine que courre le cerf en grand appareil?

Il nous resterait à parler de la chasse avec engins, filets, lacs, collets, panneaux, pièges de toute sorte. La piégerie et surtout l'oisellerie occupent une large place dans les vieux traités, mais il faut avouer que les vrais chasseurs ont généralement méprisé ce genre de chasse. GASTON PHÉBUS dit « qu'il est droitement déduit d'homme gros ou d'homme vieilli... « Mais non pour homme qui vult chasser par mestrise et par « droite vénerie. » Et suivant le roy MODUS c'est là « déduit de pauvre ». C'est aujourd'hui surtout déduit de braconniers et à ce titre, la chasse avec pièges et engins ne mérite pas de nous intéresser.

CHARLES NICOLLE

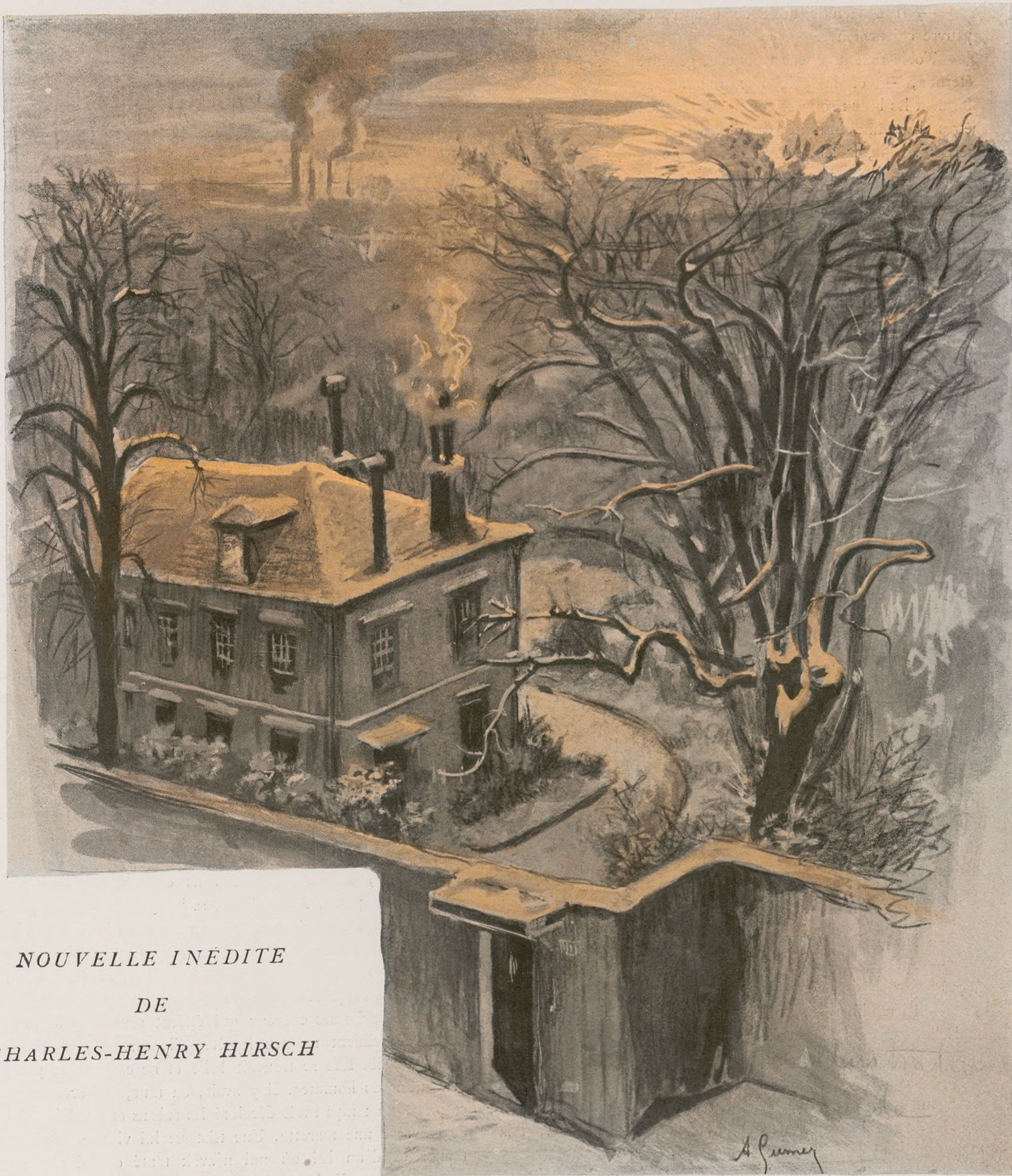
(1) OLIVIER DE SERRES. *Théâtre et Agriculture*, livre VIII, chap. VII.



LE ROY A LA CHASSE DU CERF, AVEC LES DAMES, d'après VAN DER MEULEN



# La maison s'éveille...



NOUVELLE INÉDITE  
DE  
CHARLES-HENRY HIRSCH

**T**OBIE souleva l'édredon. Il le dépassa du museau et flâra. Ses pattes enfonçaient dans la molle couverture de laine. Après maint risque de chute, il parvint au menton de sa maîtresse qu'il lécha, tremblant d'aise et de froid.

M<sup>me</sup> d'Angeuil, endormie, murmura :

— Voui... voui... n'est une belle fille... voui... n'un trésor...

Elle attira au chaud de la couche conjugale le fox-terrier qui grelottait ; — et le sommeil alourdit son bras dodu. Le chien comprimé jappa faiblement. Un baiser sur l'œil arrêta sa plainte. Alors, les côtes un peu écrasées, il s'efforça de dormir. L'instinct l'emportant sur sa résignation d'animal trop chéri, il esqua l'étreinte et chercha un gîte commode entre les époux.



— La sale bête ! protesta M. d'Angeuil qu'il venait, en le grattant par mégarde, de réveiller aux contingences misérables du monde réel.

— Sale bête toi-même ! soupira M<sup>me</sup> d'Angeuil.

Elle ajouta, en partance pour les rêves :

— Il a bien le droit de bouger, ce pauvre chienchien...

Tobie mut sa queue tronquée, geignit, éternua, — et la paix nocturne où se forment les beaux songes, confondit ces trois êtres dans une intimité parfaite : le fox-terrier sifflait, la femme soufflait, l'homme ronflait en basse. Leurs âmes étaient également innocentes ; comme ils avaient assouvi leur faim, l'infortune de beaucoup de leurs semblables ne troublait pas leur repos.

Cependant, M. d'Angeuil, — un ancien Commissaire de la Marine qui peignait ou sculptait, pour « tuer le temps » de sa retraite, — se vit à la fois amiral et membre de l'Académie des Beaux-Arts. Il vainquait la maritime Albion et, d'un pinceau fougueux, il perpétuait le souvenir de ses prouesses navales.

M<sup>me</sup> d'Angeuil vivait mentalement, dans un chaos nuisible à la régularité de son cœur, les minutes attendues où elle fiançait Suzanne, sa fille aînée, à un lieutenant de cavalerie ; où elle surveillait leurs colloques sentimentaux ; où la marche nuptiale de *Lobengrin* emplissait la nef de Saint-Louis de Versailles ; où la naissance d'un ange ailé, pareil à ceux des images pieuses, la faisait grand'mère.

Ne désirant nulle chose, Tobie dormait le sommeil du vrai philosophe et l'obscurité de la chambre pénétrait son intelligence.

Un bruit de pas, au-dessus, l'inquiéta. Il tendit l'oreille et grogna. L'insouciance de ses maîtres le fit dédaigner de les avertir, ensuite, qu'on descendait l'escalier, ouvrait la porte de la maison, traversait le jardin, sortait, et que des talons frappaient sec le sol gelé, puis s'éloignaient... Toutefois, troublé dans son repos, il se leva, tourna sur lui-même, gémit, et il se recoucha en rond, la queue frétilante, les babouines humides, les paupières closes, à la place qu'il venait d'abandonner.

## II

— Il a neigé, mademoiselle.

— Ah !... et puis après ?... Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça ?

— Rien, bien sûr, mademoiselle... Je le disais à mademoiselle, parce que c'est la première neige de l'hiver... Et, chez nous, au pays, on fait un vœu...

— Alors, je forme un souhait ! dit M<sup>lle</sup> Suzanne d'Angeuil ?

La bonne hocha la tête et, avec la certitude que vaut la quarantaine :

— Oh ! allez, ça ne réussit pas toujours mademoiselle...

Impatiente, la jeune fille oublia de rien souhaiter.

— Ma sœur est réveillée ? demanda-t-elle.

— La chambre de M<sup>lle</sup> Simone est fermée... je n'y suis pas entrée...

— Et madame dort ?

— Madame ne m'a pas encore appelée pour descendre Tobie au jardin...

— C'est bon... laissez-moi...



Seule maintenant, les mains

croisées sous sa nuque, elle regarda le ciel gris, la neige sur les toits et les branches. Cette blancheur l'attendrissait. Une bise aigre poussait la horde des nues vers l'ouest. C'était mélancolique et doux. Suzanne pensa que cette journée, comme les autres, passerait sans lui apporter de grande joie ou de souci, et elle se trouva une jeune fille très malheureuse que personne ne songeait à plaindre.

L'émotion lui serrait la gorge et gonflait son cœur. Elle retint ses larmes par fierté, accusant son père d'égoïsme. Même sa mère, qu'elle adorait de la préférer à Simone, sa cadette, ne trouva point grâce à son jugement. Ses griefs étaient confus, et de ceux que tout, en raison de leur injustice, irrite au lieu de les apaiser. Elle n'avait pas un souvenir secret, pas une espérance précise, qui marquassent une étape révolue ou prochaine, sur le long chemin monotone qu'elle suivait. Il était triste en toute saison et le devoir, les convenances, la maintenaient dans cette voie qu'un destin meilleur eût parée. Avant l'âge, sa jeunesse la quittait à cause de tant d'illusions évanouies, son âme fanée s'éteignait de lassitude et sa moue dédaigneuse dérobait au prochain le sens véritable du mépris que lui inspiraient les plus humbles témoignages de joie.

Elle toucha ses cheveux qui étaient souples et dorés. De la joue, inclinant un peu la tête, elle caressa longtemps son épaule douce. Elle se trouvait belle et ne comprenait point la discrétion des hommes. Il y avait, au mur, des accessoires de cotillon. Le temps avait décoloré les rubans et terni les grelots de cuivre d'une marotte. Une tristesse lui vint, de ces choses rapportées d'un bal où nul n'avait tenté de lui plaire plus que les autres. Et la musique souvenue des valses pleurait en elle, désolée, ancienne, funèbre, tandis que ses yeux vagues contemplaient la fuite monotone des nuages sous la rafale... Elle murmura :

— Pourquoi ?... Pourquoi suis-je aussi malheureuse ?...

Elle revit Simone, rose de plaisir, au bras de Jacques Serriès. La danse les embellissait et, quand ils se parlaient, aux riens dits à voix haute pour édifier leurs voisins, ils substituaient des pensées d'une tendresse défendue et bonne.



Elle se louait d'avoir averti M<sup>me</sup> d'Angeuil et fermé la maison à ce familial dont le choix l'offensait. Elle se prit à envier les fautes de sa sœur qui correspondait avec lui, l'aimait contre la volonté maternelle, opposait la résignation et le silence aux prières, aux reproches, à la menace. Simone avait perdu sa gaieté bruyante, l'habitude de se confier et, souvent, elle pleurait dans la chambre, en haut, où la rigueur de sa mère l'avait exilée. Tout cela, Suzanne le jalousait, parce qu'elle pressentait dessous le grand amour partagé qui dirige une existence, la peuple de visions d'avenir et, dans sa lumière éblouissante, dissipe les ombres portées du monde extérieur.

Un jappement la tira de sa méditation. Elle convint que Tobie était un être privilégié et ignorait sa chance. La pendule sonna onze coups pour annoncer huit heures. Suzanne qui défaisait sa natte, eut un sourire involontaire, à l'idée que peu de choses s'accordent ici-bas, pour la plus grande incertitude des destinées; et elle en fut distraite de lamenter la sienne davantage.

Elle quitta son lit, nonchalamment. Parcourue de frissons, sous la pluie de la douche, elle éprouva le bien-être d'une renaissance. La même fraîcheur qui épanouissait son corps nu, détacha son esprit de l'examen qui l'avait désolée. Son double passant d'un miroir à l'autre, animait la pièce. Elle se plaisait à suivre ses gestes et, de glace en glace, elle se découvrait une perfection nouvelle. Elle était presque heureuse à ce jeu. Elle le fut pleinement, lorsqu'elle mira son visage de tout près, à l'étroit du cabinet tendu de soie pâle. L'ivoire des objets de toilette lui paraissait moins délicat au toucher que sa peau et elle admirait la petitesse de son oreille, la clarté de son teint, la vivacité et la flamme de son regard. Elle s'envoya des baisers, quand elle fut prête, et elle demeura interdite de voir que le ciel n'était pas moins terne et bas sur les toits, les cheminées, les branches ourlés de neige.

\* \*

— Mademoiselle... Il faudrait que je parle à mademoiselle... tout de suite...

A travers la porte, l'insistance de la bonne était troublante. Suzanne alla ouvrir, bouleversée :

— Entrez-donc!... Qu'est-ce qu'il y a?...

— Je... il... c'est que...

— Mais, parlez donc!

— Mademoiselle... il y a que M<sup>lle</sup> Simone est partie...

— Vous êtes folle, voyons!...

— J'ai cherché partout... elle n'est nulle part... Et ce matin... la porte du jardin n'était pas fermée à clef... Ça, j'en suis sûre!...

— Je vais voir!... Vous n'avez rien dit à personne au moins?

— A personne, mademoiselle!...

M<sup>lle</sup> d'Angeuil sentait ses jambes faiblir. Elle monta l'escalier, appelant malgré elle :

— Simone!... Simone!...

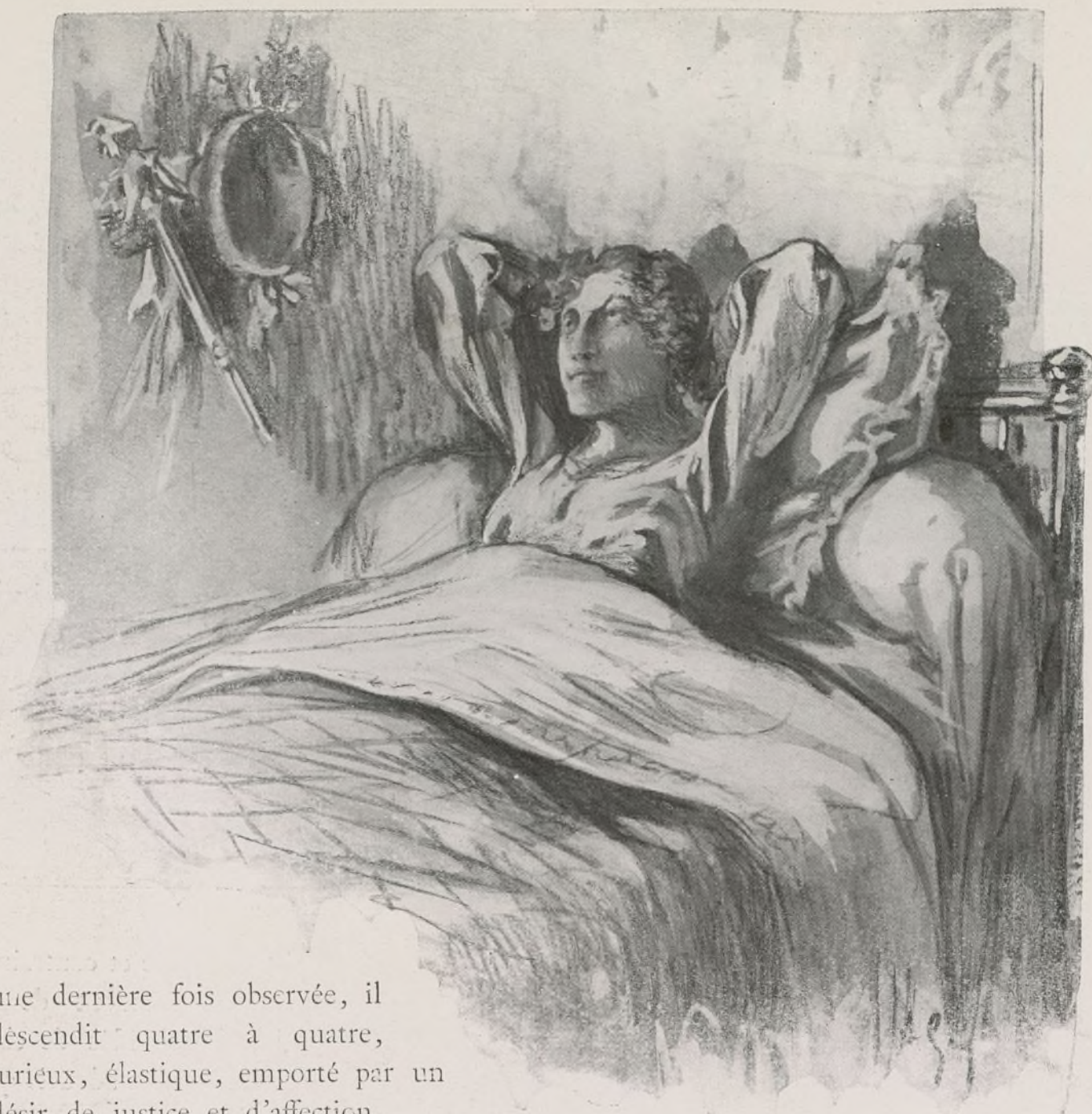
Au-dessous, il y eut un grincement de serrure, puis la voix de M<sup>me</sup> d'Angeuil s'éleva :

— Va... va dire bonjour à tes sœurs, mon bijou!...

Tobie joyeux gravissait les marches et la maison retentit de ses appels glapissants. Déjà, il bondissait autour de Suzanne, et la petite langue humide, râpeuse et chaude, lui mouillait le bout des doigts.

— Allez coucher! ordonna-t-elle durement.

L'animal s'alla mettre sur le derrière dans un coin sombre. Il piétinait en hurlant et la volonté de comprendre la cause de cet accueil hostile plissait son front. Il attendit un signe amical, se rapprocha, rampa vers la jeune fille, et, comme elle ne prenait pas garde à ses gentilleses, l'ayant



une dernière fois observée, il descendit quatre à quatre, furieux, élastique, emporté par un désir de justice et d'affection.

— Simone... Simone...

Pensive, Suzanne répétait ce nom et ses larmes coulaient. Elle interrogeait la chambre vide où chaque chose rappelait l'absente. Dans le cadre de la fenêtre, les nuages glissaient, lourds et sales. Il fallait savoir que c'était le matin, tant la lumière manquait d'éclat. Par terre, il y avait les pantoufles et un livre ouvert, tombé. La bougie avait brûlé jusqu'à sa fin. Tout prenait un sens douloureux pour Suzanne. Le lien qui la rattachait à son enfance venait de se rompre, cette nuit, et rien ne l'avait prévenue. Elle songeait beaucoup plus à elle-même qui demeurait, qu'à Simone dont elle savait seulement le départ. Elle le lui reprocha avec amertume, d'abord, et apitoyée. Puis, chassant le regret d'avoir pu n'être pas toujours une sœur bienveillante, et la pensée que la fugitive devait avoir longtemps souffert, attendu, désespéré, pour se résoudre à quitter ainsi la maison, elle mesura l'acte à l'irréparable scandale qu'il créerait. Elle le condamna sans charité, jalouse de la faute qu'elle abominait, honteuse de l'être, et elle haït l'amour d'entraîner Simone vers sa destinée nouvelle, comme les souffles emportent les pollens, comme l'été ouvre la cosse au grain mûr, comme l'eau vive coule à l'Océan peuplé!... Elle pressentait des atténuations immédiatement rejetées, la belle franchise de cet élan libérateur, et le monde des joies promises par lui! Mais, son orgueil en révolte, elle exalta sa propre vertu opposée à la déchéance de Simone qui était une fille sans honneur, une fille impudique, — une fille, hélas!

La bonne entra, ses grosses mains à plat sur son tablier :

— Je le disais bien à mademoiselle... que M<sup>lle</sup> Simone était partie...

Elle ajouta, craignant une rebuffade, et pour se rendre utile :

— Mademoiselle a vu... qu'y a un mot d'écrit... devant la pendule...

Irritée de n'avoir pas aperçu le billet mis en évidence, M<sup>lle</sup> d'Angeuil répliqua sèchement :

— Qui vous parle, ma fille?

Elle céda à la forte tentation d'aller prendre le papier. Il trembla, tandis qu'elle lisait :

« Ne soyez pas inquiets. Je m'en vais. Je vous embrasse tous ».

Douze mots! douze petits mots très simples, dont elle ne devina pas qu'ils avaient été tracés dans un vertige, ni leur amertume, et le dégoût qu'ils exprimaient, de





l'existence plate et contrainte  
revue au moment de la  
fuir, si mortifiée de cha-  
grins jamais adoucis que  
l'illusion amoureuse  
elle-même ne deta-  
chait pas tout à fait  
Simone du doute!...

— Ah! maman!... ma  
pauvre maman! sanglota Suzanne.

Le visage dans les mains, les épaules rentrées, elle  
courut, et ses lèvres déjà murmuraient la mauvaise nouvelle.

La servante écouta les hoquets et les pas. On entendait  
Tobie et M<sup>me</sup> d'Angeuil tenir une conversation. Le vent  
secouait les trappes des cheminées et il ébranlait une porte  
au grenier.

— Le chien de temps! déplora la bonne.

Elle sembla méditer et dit :

— Va falloir aller au marché quand même!...

Une idée en amène une autre, et la vérité naît souvent  
de leur hasard. L'humble fille hocha la tête; gravement, elle  
prononça :

— Si ils l'auraient point tant embêtée... avec leurs  
malices de tous les jours... elle serait point partie, cette  
petite!... Bien sûr que c'était la meilleure d'ici...

Et, soulagée, elle se mit à essuyer le marbre d'une  
commode.

### III

A la vue de Suzanne en larmes, M. d'Angeuil ne retint  
pas un geste d'impatience. Il dénoua sa serviette, observa une  
seconde sa femme qui sourcillait, et prévoyant la scène  
quotidienne, il quitta la salle à manger, en trombe. Le fox-  
terrier sauta de la chaise d'où il venait de laper du chocolat  
dans une soucoupe et, tournant autour de la table, il perça  
l'air de sa voix.

M<sup>lle</sup> d'Angeuil baisa silencieusement et avec passion, sa  
mère qui l'accueillait en ces termes :

— Tu en as une figure!... Qu'est-ce que tu as, ma  
biche?... Dès le matin... comme ça!... Tu n'es pas  
raisonnable!...

— Ah! ma pauvre maman!...

— Parle!... Tu me fais peur!... Tu n'es pas malade?...  
Quoi?... Dis quelque chose, mon Dieu!

— Simone!...

— Bon! qu'a-t-elle bien pu te faire encore?

L'accent de M<sup>me</sup> d'Angeuil était tendre et elle se pencha  
de côté pour flatter Tobie qui sautait après elle, dardant une

langue rose, vibrante et irritée de  
n'humecter qu'un peignoir de  
flanelle turquoise

— Ah, maman!... Simone est  
partie... Voilà!...

— Simone!

— Elle a quitté la maison...  
cette nuit...

M<sup>me</sup> d'Angeuil, écarlate, saisit  
Suzanne aux poignets :

— Tu es folle... Tu mens...  
Tu veux me faire mourir!

— Oh! maman... je te jure...

Affolé par l'agitation légitime  
de cette mère et de cette sœur,  
le fox-terrier hurla comme il lui  
advenait à la gloire de la lune et,  
dans une ronde sans fin, il se mit

à poursuivre sa queue. Cela lui donnait l'apparence de prendre  
sa part de la douleur qu'il devinait.

— Tobie!... mon bijou!... murmura M<sup>me</sup> d'Angeuil et  
le souffle lui manqua.

Suzanne chassa d'un coup de serviette l'animal compa-  
tissant qui s'était élancé sur les genoux de sa maîtresse, et elle  
la ranima de ses appels aigus. Pleurer soulagea M<sup>me</sup> d'Angeuil.

— Ma Simone... malheureuse... la petite malheureuse!...  
Elle!...

Après un temps, elle interrogea, secouant la tête :

— Qu'est-ce qu'on va dire à Versailles? mon Dieu!...

Et des pensées l'assaillaient qui la firent, d'un geste  
d'effroi, clore ses oreilles aux jugements prévus de la bonne  
société.

— Ton père en mourra!

— Pauvre papa! gémit Suzanne.

Elles se turent, les mains dans les mains, et leurs yeux  
désolés fixaient, sur la table, les tasses vides, le beurre en  
coquilles, les croissants blonds, que visitait tour à tour la  
dernière mouche de l'année.

Enfin, dans un redoublement de larmes, Suzanne reprit :

— Voilà tout ce qu'elle a écrit en guise d'adieu...

Elle indiquait du regard le billet qu'elle avait laissé  
tomber. Tobie s'était assis dessus, et il frétillait, implorant  
son recours en grâce. Délogé encore, il s'alla coucher près  
du feu qui pétillait. Une agréable chaleur au ventre le  
consolait à peine de ses déboires, qu'il se dressa, ému par  
les imprécations de M<sup>me</sup> d'Angeuil :

— Ah! c'est comme ça!... Une ligne... et pour se  
moquer de nous, par dessus le marché!... C'est une  
gourgandine, ta sœur!... Une!...  
Ah! je le disais bien, qu'elle n'avait  
pas de cœur!... Toute petite déjà,  
ça se voyait... Oh! je vois clair dans  
son jeu... elle sera allée rejoindre ce  
Serriès... ce...

— Je t'en supplie, maman!

— Laisse-moi parler. Suzanne...  
ça me fait du bien... Ne la défends  
pas, ma migonne... c'est toi la plus  
à plaindre dans tout ça!... Qu'est-ce  
que les gens vont penser?... Y  
songes-tu?... Elle n'est plus rien  
pour moi!... Mais il ne  
faudrait pas qu'elle s'ima-  
gine qu'on va la laisser  
faire la vie à sa  
guise!... Nous





allons prévenir la police!... Ton père... Ah! bien sûr qu'il est à ses machins de tableaux... et nous sommes là, nous, à nous désoler!... Va lui dire, à ton père, qu'il vienne!

— Maman!

— Il faut qu'il sache!

— Ça va lui porter un coup...

— Et à moi, crois-tu donc que ça ne m'ait rien fait!...

C'est un homme, lui!... Un marin!...

Tobie, en trois bonds, fut à la porte qu'on ouvrait. M. d'Angeuil, une large palette au pouce, embarrassé de pinceaux, se tenait sur le seuil. Les sourcils hauts, il constatait le trouble des deux femmes. Son attitude était humble et sa voix fut infiniment douce :

— Vous ne pourriez pas... s'il vous plaît... vous expliquer un peu moins...

M<sup>me</sup> d'Angeuil l'interrompit :

— Il s'agit bien de diapason!... Ah! tu peux déposer ton attirail, va!... J'allais t'envoyer chercher...

— Ma chère amie... je sais de quoi il retourne... aussi, tu me permettras...

— C'est grave! insista l'épouse sur un ton de menace.

— Non, ma bonne amie... non... Tu vas me dire encore pis que pendre de Simone...

Le calme de M. d'Angeuil exaspéra sa femme, comme s'il eût appris la catastrophe.

— Prends garde, maman... tu lui ferais si mal! avertit Suzanne.

Rien ne pouvait arrêter M<sup>me</sup> d'Angeuil déchaînée. Ses mains grasses en boule près de ses joues cramoisies, elle tonna :

— Ta fille!... Ta fille!... Elle est partie cette nuit!... Vas-tu la défendre encore, dis?... Partie!... Partie!... Elle a un amant!...

La palette pleine de couleurs molles, l'appuie-main, les pinceaux, tout était tombé dans un bruit grêle et sec. Le chien, réjoui, flairait, et, du museau, il poussa les choses. Le pauvre homme, appuyé au chambranle, tremblait, la lèvre pendante, les bras sans force le long de son corps, anéanti.

— Simone... ma petite fille... ma Simone...

Il répétait ces mots pour lui seul, si pitoyable que Suzanne vint pleurer contre son épaule. La mère semblait ne rien voir, hors d'elle-même, étouffant sa douleur sous les imprécations :

— Oui, partie!... comme une fille!... C'est pis que morte!... Ah! avec tes airs d'artiste... ta façon de l'excuser toujours... voilà ce que tu en as fait de ta Simone! Tout lui était permis!... C'était elle!... Ta préférée!... Toi!... d'oncle Mathias aussi... avec vos façons de la soutenir quand même... voilà ce que vous en avez fait!... A l'heure qu'il est... elle est chez Serriès... chez ce bohème sans sou ni maille... un fainéant... un pô-ète! comme il disait... Et c'est du propre!...

— Je t'en prie! implora M. d'Angeuil.

— Et maintenant... avec ce scandale dans la famille... le déshonneur... comment trouver un mari pour Suzanne?... Ah! je prévoyais ça depuis longtemps!... Cette nuit encore... t'ai-je pas averti... de cette correspondance de Simone

avec « son » Jacques?... Ah! ouiche!... tu pensais à ta peinture... à tes bêtises... et tu t'es endormi!...

Il déchira sa cravate et son col, d'un effort, pour respirer; et son visage blême se creusait.

— Maintenant... le mal est consommé...

on ne peut pas laisser les choses aller... Tant qu'on ne saura rien en ville... il n'y aura rien de perdu... La honte n'en existera pas moins... mais pourvu qu'on la cache aux étrangers... Il ne faut tout de même pas que Suzanne pâtisse, voyons!

M<sup>lle</sup> d'Angeuil, son mouchoir en tampon sur la bouche, interrogeait son père, des yeux. Il écartait les bras de temps en temps, et ils retombaient, entraînés par leur poids. Sa respiration était courte et un tic crispait sa face.

— Assez... assez... souffla-t-il.

— Il faut... tout de suite... que tu ailles chez le commissaire... pour qu'on nous la ramène... Oui! chez le commissaire de police!...

Une angoisse extrême décomposait le visage de M. d'Angeuil et il se roidit :

— Jamais... Ah! non!... pas la police... pas ça... non!

— Alors, j'irai, moi!

— Je te le défends, entends-tu! ordonna-t-il.

Il n'avait pas une seule fois montré une telle énergie. M<sup>me</sup> d'Angeuil en était désespérée et réduite à se taire. Il pria très affectueusement Suzanne de sortir, la poussant même de petites tapes nerveuses qu'il voulait caressantes :

— Laisse-nous, mon enfant... J'ai beaucoup de chagrin... Laisse-nous, ta maman et moi... Tu ne dois pas nous entendre nous juger... Va... N'ajoute pas à ma peine, Suzanne...

— Ma fille... ma Suzanne!... ne me quitte pas! appela M<sup>me</sup> d'Angeuil.

Alors, il prononça, nettement :

— Je veux que tu sortes, Suzanne!

Elle s'en alla, secouée de sanglots. Tobie était parvenu à saisir le bord de la palette dans sa gueule et il grognait de joie, du vert Véronèse aux babouines et de la laque de garance sur les pattes. M. d'Angeuil, machinalement, le fit lacher prise et ramassa ses brosses.

— Peuh! tu ne perds pas le nord, au moins! observa M<sup>me</sup> d'Angeuil, dédaigneuse et vulgaire.

Penaud, il rejeta les objets, pour l'extrême satisfaction du fox-terrier; et, se ressaisissant :

— Je tenais à te dire... C'est assez de malheur ici... Simone est bien... très... coupable... Ce qu'elle a fait me brise le cœur... Je n'ai pas à le dire... ceci, d'ailleurs, ne regarde que moi. Je ne l'excuse pas... mais je la comprends...

— Naturellement!... je savais d'avance...

— Tu ne sais rien d'avance!... Ecoute-moi!... Je la comprends, te disais-je... Suzanne et toi... toi surtout!... vous l'avez rendue si malheureuse... vous l'avez tant contrariée en tout... humiliée... Et moi, je m'accuse... d'avoir laissé faire... par faiblesse... Et elle a perdu toute confiance... même en moi...

— Oh! oh! oh!

— Tu sens la justesse de mes reproches... Ah! je ne suis pas le moins fautif en cette affaire... Elle est partie... d'où on ne l'aimait guère... ou mal, ce qui est pire... pour aller à un brave garçon... qui, lui, du moins, elle le croit... l'aime et saura la défendre...







— Alors, tu approuves?...  
 — Je n'approuve pas... je constate... Ma responsabilité m'épouvante... je redoute l'avenir...  
 — C'est trop fort!...

Tobie, fatigué de ses gambades, parvint à s'installer sur sa maîtresse qui le pressa contre son sein. M. d'Angeuil s'éloigna, traînant la jambe. La femme et le chien mêlaient leurs gémissements.

— C'est ça... aime ton chien... aime-le!.. dit le malheureux homme.

— Bien sûr, que je l'aime, mon Tobie! revendiqua M<sup>me</sup> d'Angeuil et, par défi, elle baisa l'animal dont la langue active la léchait, au hasard, avec une égale frénésie.

## IV

Lorsqu'il arriva dans son atelier, qui était la buanderie désaffectée, M. d'Angeuil ne résistait plus à la douleur. C'était la douleur capitale de toute sa vie. Il s'y abandonna, comme il faut qu'un jour on se livre à la mort...

Il se traîna jusqu'au pliant de cuir qui était près de la toile ébauchée le matin. Les coudes sur les genoux, il contempla son travail. Peu à peu, les lignes, les taches, le chevalet même, disparurent. Au lieu de son œuvre, il voyait une fillette lui

sourire. On lisait la joie et la naïveté de son âme, dans ses prunelles claires. Ainsi le matin continue l'aube, de même son être croissait dans une harmonie exquise. Ses grâces affinées demeuraient candides; mais un air mélancolique remplaçait l'insouciance heureuse d'autrefois. Elle semblait sur le point de confier une foule de petits secrets pénibles; et elle les gardait, au prix d'une souffrance qui lui faisait de grands regards désespérés pleins d'ombre....

— Simone... ma petite fille... mon enfant... ma chérie...

M. d'Angeuil pleura longtemps, les poings aux tempes. Il ne blâmait plus Simone d'être allée vers l'amour avec une franchise qui offenserait la morale d'une société pure.

— Pourvu qu'elle soit heureuse, là-bas! murmura-t-il.

Il appréhendait pour elle la désillusion; car tout est incertain et passager. Il craignait tendrement pour Simone absoute...

Et, à travers ses larmes, il la voyait s'éloigner, se retournant quelquefois du côté de la maison où il n'y aurait plus jamais, plus jamais de soleil...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

